

Camilo Castelo Branco

# Le juif

C'est grave, parce que c'est atroce...

A. HERCULANO

*De l'origine et de l'établissement de l'Inquisition au Portugal,  
(Prologue)*

À la Mémoire d'António José da Silva,  
écrivain portugais assassiné  
sur les bûchers du Saint-Office  
à Lisbonne, le 19 octobre 1739

## PREMIÈRE PARTIE

### CHAPITRE I

**I**L Y A un phénomène, qui s'est maintes fois reproduit, et qui reste cependant inexplicable : c'est le dédain et l'absence de toute affection d'une mère pour un fils exclu de la tendresse qu'elle réserve aux autres, tous enfants du même amour béni du même père qu'elle n'a cessé d'aimer avec une ferveur qui ne s'est jamais démentie. Une fort triste vérité, qui peut servir d'exemple parfait des absurdes, des lamentables énigmes de la condition humaine ! C'est là un mystère que ne peuvent éclaircir les travaux philosophiques ; et pourtant, il est encore mieux défendu contre les superficielles investigations d'un romancier qui parvient à peine, d'une façon cavalière, à dessiner le contour des faits, et s'abstient de chercher des causes échappant au commun des mortels.

Une très noble fidalga, qui demeurait, en 1699, au palais de la rua Larga da Bemposta à Lisbonne représentait un parfait exemple de cette aberration — si nous devons appeler aberrations les difformités morales qui ne dépendent pas de la volonté humaine.

Cette dame s'appelait Dona Francisca Pereira Teles, elle était l'épouse de Plácido de Castanheda de Moura, grand-argentier du royaume, et la fille de l'octogénaire Luís Pereira de Barros, commandeur de São João do

Pinheiro, détenteur du majorat de Bemposta, qu'on appelait aussi le grand-argentier, car il avait exercé cette importante fonction, avant de la céder à son gendre.

Elle devait bien avoir quarante-deux ans, Dona Francisca. Elle était la mère de trois garçons pleins d'allant. Elle aimait d'un amour sans seconde le premier, prénommé Garcia ; le second, Jorge, lui inspirait une étrange aversion ; le troisième, prénommé Filipe, n'avait pas droit à moins d'amour que le premier.

Qu'y avait-il donc de particulier et de rebutant chez Jorge, pour constituer une si odieuse exception ? Des qualités justement dignes de sentiments radicalement différents. Dans son enfance, il s'était distingué de ses frères par sa placidité et sa tendresse. Dans son adolescence il avait montré son application et une certaine capacité pour cultiver son esprit ; s'il n'était pas, jeune homme, à l'abri des fautes, ses frères le surpassaient dans le crime.

Pourquoi Dona Francisca n'aimait-elle pas plutôt son fils Jorge, puisque les autres, non contents d'être des imbéciles, lui causaient chaque jour de terribles désagréments ?

Circonstance encore plus triste : son père partageait l'indifférence, sinon l'antipathie de sa femme à l'égard de ce fils. Il appliquait aux écarts de Jorge les sévères sanctions que l'on réserve aux vices ; il qualifiait le libertinage de Garcia et Filipe de "juvéniles fredaines."

Jorge avait pourtant un ami dans la famille, que la Providence lui avait donné en la personne de son aïeul Luís Pereira de Barros, le père de sa mère. Le vieillard s'était pris d'affection pour la douceur de son petit-fils lorsqu'il était enfant ; il l'avait vu grandir dans ses bras où il manifestait une tendresse caressante comme si le gamin entrevoyait la future indifférence de ses parents, et s'appliquait toujours à se ménager l'affection de son grand-père. La tendresse du vieillard augmentait à mesure que s'exacerbaient les mépris de sa mère.

Fuyant les mauvais traitements de ses parents, l'enfant se réfugiait sur les genoux de l'ancien qui, tremblant de colère, se redressait pour condamner l'absence d'entrailles de sa fille. Au lieu d'améliorer la condition de Jorge, cette circonstance ravivait presque la haine de Dona Francisca, parce qu'ils allaient conjurer aussitôt contre le jeune homme l'émulation de Garcia et Filipe, une émulation fondée sur un trésor que leur aïeul avait caché dans un endroit secret, un trésor dont, selon eux, Jorge attendait d'hériter.

L'existence d'un coffre farci d'anciennes pièces d'or et de pierres d'une grande valeur, rapportées des Indes et du Brésil par les parents et les grands-parents du grand-argentier n'était pas imaginaire, ni imaginée par le vieillard, du fait que ses facultés morales s'amenuisaient et dépérissaient.

Voici ce qui s'était passé :

Luís Pereira de Barros, grand argentier du royaume, assista, avec d'autres fidalgos de la cour, au dîner d'Afonso VI, le 23 novembre 1667. À la fin du dîner, le roi se retira dans sa chambre, Luis Pereira dans la sienne.

À la fin de l'après-midi, João da Silva, lieutenant-général et marquis de Marialva, fit violemment irruption dans le palais, à la tête de quelques officiers. Ils se rendirent directement aux appartements du roi dont ils fermèrent les portes de l'extérieur avec les clés qu'ils avaient sur eux.

Le grand argentier fut alerté par les bruits insolites émanant du palais, il courut vers les appartements de roi. Un capitaine de cavalerie pointa une épée sur son visage, et lui dit : "Reculer, sinon vous vous ferez embrocher !"

Luís Pereira s'arrêta, entendit hurler le roi qui frappait à la porte de son vestibule avec la crosse d'un tromblon chargé de vingt-quatre balles. Le fidèle domestique du monarque trahi et prisonnier était aussi attaché à Afonso VI que brave. Il voulut forcer le passage jusqu'au vestibule, fut blessé au visage, et aurait sur place rendu l'âme, si le marquis de Marialva ne l'avait secouru en criant :

– Ne répands pas inutilement ton sang, cousin Luís ! Afonso est prisonnier pour ne plus jamais être libéré. Si tu prends à cœur l'honneur de ton pays, va-t-en, avant que le peuple soulevé ne t'emporte dans ton cercueil ou sur la pointe de ses hallebardes.

C'était effectivement, pour Afonso VI, le début d'une agonie qui allait durer seize ans, dans les ténèbres de différents cachots.

Luís Pereira sortit du palais escorté par quelques officiers envoyés par Marialva, et gagna ses demeures de Bemposta, dans l'intention de quitter le royaume.

La tourmente du peuple commençait à rugir non loin de Bemposta. Le grand argentier craignit d'être attaqué, volé, et tué dans sa demeure. Il ouvrit ses casiers, et jeta dans un coffre les richesses les plus notables. Il descendit aux magasins de son palais et se cacha dans un recoin d'une vieille écurie, avec, sous son bras le coffre et sa fille qui devait avoir alors treize ans. La vague du peuple déferla sur la porte du palais ; mais un hurlement parvint à dominer les clameurs, pour annoncer que les amis de l'infant<sup>1</sup> avaient offert une escorte protectrice au grand argentier.

---

<sup>1</sup> Il s'agit du frère cadet d'Alphonse VI, Dom Pedro, sur qui la reine mère, épouvantée par les excès de l'aîné, fondait quelques espoirs. Il est vrai que le roi, touché par une méningo-encéphalite à 14 ans, était resté borgne, sourd d'une oreille, hémiplégique, ce qui avait durablement affecté son caractère. Il essayait de rattraper son handicap en pratiquant des exercices violents, en compagnie de mauvais sujets. La vilaine habitude qu'il avait prise de parcourir avec eux les rues de Lisbonne en s'en prenant aux passants, était de nature à lui aliéner le bon peuple. Il a quand même su choisir un ministre capable en la personne Castelo Melhor. (NdT)

La foule se rabattit sur les demeures de Henrique Henriques da Miranda, un favori du roi captif ; et dès que la rumeur cessa, au cœur de la nuit, Luís Pereira sortit de l'obscurité de ses magasins et resta quelques heures à veiller sur le repos de sa fille, qui n'avait plus de mère.

Au point du jour, en compagnie d'un écuyer de ses intimes, il descendit au jardin avec son coffre, et s'engagea dans un sentier boisé jusqu'à se perdre dans la profonde épaisseur d'un bois où se dressait, au centre d'un bassin à sec, une grossière statue de Neptune. Il la délogea du socle sur lequel elle reposait, et découvrit un carré de pierre, en forme de boîte, où, en d'autres temps, l'eau s'accumulait, pour jaillir par la bouche de la statue. Il déposa dans cette boîte le précieux coffre, ajusta au-dessus la base de la statue, recouvrit les joints avec de la terre prise à la main dans un borbier humide, couvrit cette couche d'une autre de terre sèche, et repartit par le sentier le plus discret.

Ce soir-là, il renvoya quelques serviteurs, et gagna, avec sa fille et une poignée de domestiques, l'Alentejo où il continua d'avancer, toute la nuit, sans s'arrêter. Au point du jour, il arriva à l'une de ses fermes où il s'efforça de refermer sa blessure au visage.

Il y resta quatre ans sans chercher à savoir si ses charges et ses prérogatives lui avaient été supprimés par l'infant, qui gouvernait le royaume ; jusqu'à ce qu'un jour, le marquis de Marialva lui fit demander s'il viendrait exercer ses fonctions de grand argentier — on avait provisoirement nommé à son poste une personne qui ne convenait pas pour assurer ce service, et, s'il convenait, lui, il en prendrait effectivement possession, et le garderait, lui, son cousin Luís Pereira de Barros, tant qu'il ne jugerait pas bon de donner sa démission.

Le moment était venu de marier Francisca. Plácido Castanheda de Moira, alcade en chef de Basto, commandeur de São Salvador de Sarrazes et São Paio de Oliveira de Frades, avait demandé sa main. L'argentier lui céda sa fille, et sa charge, à condition que l'infant y consentît. La famille revint à Lisbonne, et à son palais de Bemposta ; mais le trésor ne fut pas exhumé de sa cachette, et Luis Pereira ne révéla ni à sa fille, ni à son gendre, où il se trouvait.

— Vous n'avez pas besoin d'argent, ni de pierres — elles sont là — disait-il. Je m'attends, d'un moment à l'autre, à des révoltes et à des troubles, parce que le pauvre Afonso VI a des amis, et que la Divine Providence ne peut voir, sans en être émue, la perversité dont on a fait preuve en lui volant son trône, sa femme<sup>1</sup> et sa liberté. Quand éclateront ces troubles, l'on verra déferler les bandes de brigands, nous n'aurons pas alors besoin

---

<sup>1</sup> Dom Pedro a effectivement épousé la femme d'Alphonse VI, qui avait fait annuler son mariage, lequel n'aurait pas été consommé. (NdT)

de cacher ce qui a de la valeur. Laissez le coffre où il est, les taupes ne vont pas le ronger. Quand je verrai le ciel s'éclaircir, et la paix affermie, j'irai le chercher. Et si je meurs brusquement, vous savez que je porte à ce doigt une bague dans le chaton duquel vous trouverez la solution de l'énigme, sans avoir recours au petit livre de Saint Cyprien, ni aux révélations de mauresques enchantées ou désenchantées sur la rosée de la Saint-Jean.

La cupidité de Dona Fancisca et de son mari, les appétits dévorants de Garcia et Filipe, grands dissipateurs, respectaient le secret de l'ancien, et n'osaient explorer les pièces délabrées et les souterrains de la partie la plus ancienne du palais pour débusquer le trésor convoité.

Telle était la raison de la jalousie qui rongait sa mère et ses frères, quand ils voyaient Jorge retenir le plus clair de l'affection de son aïeul, et s'isoler plus souvent avec lui pour des entretiens secrets.

Depuis un certain temps, comme s'il soupçonnait ses neveux prodigues de s'enhardir au point de lui ôter, durant son sommeil, la bague de son doigt, Luís Pereira voulut, sans expliquer cette exigence, que Jorge dormît dans sa chambre. Cette initiative exaspéra la mère ; mais son prudent mari lui conseilla de ne pas susciter, par son comportement, la colère de son père, en courant le risque qu'un jour le vieillard ne confiât son secret et ne donnât le coffre et une riche indépendance à Jorge.

Anxieusement, Dona Francisca guettait les occasions de contre-miner les sentiments du vieillard. Il s'en présenta une, que la Providence des innocents fit échouer.

## CHAPITRE II

**I**L Y AVAIT, dans la demeure de ces fidalgos, une domestique âgée de vingt ans, belle, qui avait perdu sa mère et son père, tous deux brûlés, en tant que juifs, à l'autodafé de 1685. Le compatissant Luís Pereira avait tiré des griffes de la misère cette fille de cinq à six ans, il lui donna, en la baptisant, le nom de Maria, pour effacer de sa mémoire celui de Sara, et la laver, avec le temps, de tout soupçon d'hébraïsme. La triste enfant se rappelait les cajoleries qu'on lui prodiguait chez elle et les tendresses de ses parents, un an après avoir été arrachée à leurs deux poitrines qui s'étreignaient. Elle ne les avait plus revus, ensuite ; et ce n'est qu'à dix ans qu'elle avait appris l'horrible supplice qu'ils avaient subi. Elle les croyait en prison, exilés, mais pas réduits en poudre par le feu, et leurs cendres confondues avec la boue du Campo da Lã.

À dix ans, Sara se rappelait encore le visage de sa mère. Quand, à la demande ses maîtres, elle voulait en donner une idée, elle disait : "Quand je me regarde à la glace, j'ai l'impression de la voir."

Or Sara, ou Maria a souvent entendu Dona Francisca s'écrier en la considérant :

– Tu es d'une beauté achevée, ma petite ! Si ta mère était comme toi, quel dommage qu'elle ait été juive ! Quelle belle créature a été dévorée par le feu !... Pourvu qu'elle se soit au moins convertie avant sa dernière heure ! Il se pourrait alors que tes prières allègent ses peines au purgatoire.

– Souffre-t-elle encore au purgatoire ?! demandait Maria à quinze ans, avec plus de discernement que d'innocence.

– Ça va de soi ! Si elle ne connaissait pas le vrai Dieu ! précisait Dona Francisca.

– Si elle ne le connaissait pas, c'était un châtement suffisant de la faire brûler en ce monde. Dans l'autre, elle connaît le vrai Dieu, et l'adore, comme elle l'aurait certainement adoré ici-bas, si elle l'avait connu. Le châtement par le feu, dans l'autre vie, ne lui sert de rien... il me semble.

– Tu tiens là des propos hérétiques, ma fille ! répondait Dona Francisca, avec une pieuse sévérité. Je crois que tu n'as pas bien compris ton catéchisme... Un mauvais sang bouillonne dans tes veines...

Maria ne répondait pas : elle allait lire son catéchisme et demandait au vrai Dieu de permettre que sa mère et son père vissent ses larmes, et la ramenassent auprès d'eux.

Les deux fils du fidalgo la traitaient avec une liberté de patrons sans aucun égard pour sa pureté et son état de dépendance ; quant à Jorge, le compagnon de son enfance, qui avait son âge, il renonça, à quinze ans, à la traiter avec une confiante familiarité pour adopter une cérémonieuse gravité — un changement dont Maria fut très affectée et surprise.. L'attitude compassée de Jorge et l'étonnement attristé de Sara exprimaient la naissance de deux sentiments éclairés par une mauvaise étoile.

Ils s'aimaient tellement du plus profond à la fleur de leur âme qu'un jour, en se croisant dans un couloir solitaire du palais, ils s'arrêtèrent, se fixèrent, et virent chacun d'eux les yeux de l'autre tout luisants de larmes.

– Tu pleures, Sara, dit-il.

– Non, Monsieur Jorge... Je suis contente... J'ai pensé que vous ne pouviez pas me sentir... J'aime vous entendre m'appeler Sara : je pensais, Votre Seigneurie, que vous me dédaigniez parce que c'était mon nom, avant qu'on m'appelât Maria.

– Pour moi, reprit-il, tu seras toujours Sara. Je t'aime d'autant plus que je te vois haïe du reste du monde.

– Vous m'aimez plus !... s'exclama-t-elle.

– Oui...

– Oh, mon Dieu !... cria-t-elle en joignant les mains comme pour le supplier.

– Je t'aime plus, oui... Ne vois-tu pas que moi aussi, je suis persécuté ?! C'est dans la poitrine de mon grand-père que je trouve un cœur de père, de mère et de frère. Toute ma famille me déteste ! Qu'est-ce que je fais de mal ?...

– C'est ce que je demande à Dieu, Monsieur Jorge !... balbutia-t-elle.

– Nous n'avons ni père, ni mère, Sara ! dit le jeune homme. Les tiens étaient israélites, et t'aimaient beaucoup ; mais on te les a tués ; les miens sont chrétiens, ils m'abominent, et disent que les juifs meurent comme ils doivent mourir. Que dois-je penser des tristesses de ce monde ? Rien que d'y réfléchir, cela me fait tant de peine...

Là-dessus il se tut avant d'ajouter, dans un sursaut :

– Éloigne-toi, éloigne-toi, Sara : j'entends les pas de ma mère...

Et ils s'enfuirent chacun par une porte latérale du couloir. Depuis cette rencontre, ces brefs colloques se reproduisirent, quand il s'offrait une occasion, ou quand ils arrivaient à s'en ménager furtivement, bien que les propos qu'ils échangeaient fussent tellement dépourvus de malice et honnêtes qu'ils pouvaient être entendus de tout le monde, excepté par les familiers du Saint-Office. Maria avait trouvé dans le cœur de Jorge de la pitié pour les infortunés Hébreux ; elle aimait l'entendre déplorer le sort de ces gens qui gémissaient, accablés par la vigilance des hypocrites, jusqu'à ce que leur cruauté, leur férocité éclairassent pour eux, avec des cierges jaunes et des flammes, le chemin du purgatoire ou de l'irréremédiable enfer.

Quatre années se passèrent où elles vécurent dans de meilleures conditions, avec de maigres satisfactions, ces deux âmes qui s'aimaient et se cachaient des autres pour se parler, à l'exception du vieux Luís de Barros, qui ne recelait pas dans son sein de venin pour infecter les sincères mots doux de son petit-fils et de la gamine qu'il avait sauvée de la faim, de la prostitution, sinon, Dieu le sait, du bûcher.

L'esprit de Dona Francisca avait entre-temps nourri quelques soupçons, exacerbés par le désir qu'elle éprouvait de les étayer par une preuve. Ceux-ci furent fortement confortés par le dédain et la hauteur avec laquelle la Juive repoussait les brutales libertés de Garcia et les avances lubriques de Filipe, allant jusqu'à les dénoncer à leur mère.

– Monsieur Jorge, lui, ne t'importune pas ? répliqua brutalement la fidalga.

– Monsieur Jorge ? dit Maria en rougissant.

– Ah ! Tu rougis ?... fit la roublarde, triomphalement. Voilà qui en dit long !... c'est sûr...

– Qu'est-ce qui est sûr, Madame ? bafouilla Maria.

– Pas la peine de bégayer, hypocrite ! Je m'en doutais... gare à toi, gare à toi, je suis aussi bonne que je peux être mauvaise quand des ingrats me prennent à rebours !

Incapable, dans sa situation, de se défendre contre les soupçons, elle les confirma en restant muette. Elle s'éloigna de la fidalga en pleurant. Quel terrible aveu que celui-ci, dont l'effet, le plus désastreux qui soit suivant la logique de la malignité humaine, échappait à toutes les prévisions.

Tout de suite après cette scène, la Juive raconta à Jorge ce qui s'était passé ; le jeune homme en frémit, dissimula son épouvante, et s'en alla se confier à son aïeul, sans lui manquer de respect au point de lui avouer combien il aimait Sara. Ce qui l'affectait le plus, ce qui lui semblait le plus terrible, c'était la crainte de la voir entre les griffes du Tribunal Suprême de l'Inquisition.

Son grand-père le réconforta, en dissipant ses horribles inquiétudes sur les futures démarches de sa mère. Le vieillard lui disait :

– Ne vois-tu pas que ta mère est ma fille ? Serait-elle capable de manifester la férocité que ton imagination lui attribue ? Il est vrai que je suis effaré de l'impudence de cette fille à qui j'ai donné une éducation religieuse, sans bigoterie, sans grimaces pieuses ; mais en lui inculquant l'esprit le plus épuré des saines vertus d'autrefois. C'est ainsi que j'en ai usé avec elle jusqu'à son mariage, c'est ainsi que je l'ai donnée à ton père qui m'a semblé un jeune homme doué d'un bon fonds, et solide, et je crois qu'il l'est, mis à part la faiblesse qu'il montre en applaudissant aux quatre volontés de sa femme. C'est bien fâcheux ; cela, mon enfant, je ne puis y remédier. Personne ne fait plus aucun cas de moi, si ce n'est pour baiser ma main cadavérique quand ils m'enlèveront cette bague, dit l'ancien entre le rire et les larmes. Entre-temps, Jorge, en ce qui concerne cette jeune fille, je te conseille de ne pas t'inquiéter ; d'abord parce que c'est notre servante, ensuite parce que c'est une pauvre, sans parents au Portugal, sans personne. Si ta mère la chasse de chez nous, que deviendra-t-elle ? Elle sera perdue ; et, si tu la prends à ta charge, elle est perdue. Plonge-toi dans tes livres ; mais pas vraiment dans Montaigne et Brantôme. J'ai eu tort de te les offrir. Tu discutes trop : tu es porté à partager les doutes de Luther. Je sais bien ce qui se passe. Tu te mets à haïr l'Inquisition ; moi aussi, il y a longtemps que je la hais ; je me résigne pourtant à mon époque, parce que personne ne peut attaquer de front les idées de son temps. Vous verrez, toi et tes enfants, une révolution des esprits et des mœurs. L'Allemagne en arrivera là, comme cela s'est produit en France, et les excès de la religion, c'est le fer des soldats qui va les cautériser, comme les flammes du prêtre brûlent aujourd'hui chaque jour ceux qui se rebellent contre l'autorité des pontifes.



Nous inférons aisément des discours du vieillard qu'il avait lu Montaigne et pressenti Voltaire qui devait alors avoir quatre ans. Et pourtant, quel homme pieux et respirant la sainteté, que cet ancien ! S'il avait pu vivre encore cinquante ans, il eût franchement accepté les réformes du comte de Oeiras<sup>1</sup> ; mais, comme il était juste et humain, il détesterait le despote, le cœur dur, qui n'a pas su cueillir les fruits sans arroser l'arbre en versant beaucoup de sang inutile.

Le vieillard était resté assis, courbé sur son fauteuil, faisant rouler entre ses doigts décharnés sa boîte de tabac d'Espagne, pensant aux inquiétudes où il voyait enchevêtré son neveu chéri, quand Dona Francisca s'approcha de lui, pour lui dire, en caressant ses vieux cheveux blancs, tout clairsemés :

– Vous avez fort peu mangé, au dîner.

– C'est vrai, ma fille ; l'appétit me plante là ; c'est que la vie veut me planter là...

– Ne pensez pas à ça...

– Je n'y pensais pas. Qui voit venir et contemple l'aurore du grand jour, ne tourne pas ses regards vers la nuit de la veille...

– Jorge est-il passé, après le dîner ? demanda-t-elle, en venant directement au fait.

– Il sort d'ici.

Dona Francisca resta un moment sans savoir comment aborder le sujet. Son père lui jeta un regard pénétrant, et baissa la tête en continuant à faire rouler sa boîte en or entre ses doigts.

– Je crains que Jorge, dit-elle, nous ménage de gros désagréments.

– Comment ça ? demanda sereinement le vieillard... Qu'y a-t-il de nouveau ?

– Un acte indigne d'un petit-fils de Luís Pereira de Barros.

– Eh bien... Le cas doit être pendable... Raconte-moi ça en gardant ton calme, ma fille.

– On dirait, mon père, que vous vous sentez d'humeur badine !...

– C'est celle d'un vieil homme qui a vu bien des choses en ce monde, et beaucoup de faiblesses. De quatre-vingt-quatre ans vécus à une époque qui a connu beaucoup de malheurs et d'émeutes. Eh bien, parle, je t'écoute en gardant tout mon sérieux.

– Je vais vous raconter ce qui se passe, mon père. S'il n'est pas l'amant de la juive, Jorge cherche à l'être, dit Dona Francisca avec une artificieuse amertume.

Elle attendit l'indignation de son père, qui resta impassible. Leur silence à tous les deux menaçait de se prolonger, quand le vieillard dit :

---

<sup>1</sup> Autrement dit le Marquis de Pombal, qui fit expulser les jésuites en 1759(NdT)

- Qu'est-ce qui le prouve ?
- Le fait qu'ils se parlent en cachette, et que Maria a rougi quand je l'ai interrogée.
- Si elle n'avait pas rougi, cela aurait confirmé tes soupçons... Tu n'en as pas l'impression ?!
- Elle a rougi de peur, fit Dona Francisca.
- Elle n'a pas rougi de peur, affirma le vieillard.
- De quoi, alors ? De honte ?
- Elle ne pouvait pas avoir honte d'aimer un de tes enfants. Ce devait être le sang qui lui est remonté du cœur au visage pour te demander d'avoir pitié d'elle.
- Et je devrai en avoir ?
- Pourquoi pas, si le Christ en a eu pour des femmes qui avaient commis des fautes ?! Maria est une de celles à qui Jésus Christ dirait : "Va en paix, tu n'as pas péché."
- Elle est bien bonne !... Vous avez de ces idées, mon père !... dit-elle avec un sourire forcé. Et c'est ça que le Christ dirait à la juive !...
- Voilà qui prouve ton ignorance, ma fille. Jésus Christ est né juif parmi les juifs, il a prodigué les trésors de sa miséricorde pour des juifs, et c'est aux juifs qu'il a pardonné leur déicide quand il est revenu au sein d'Abraham.
- Il me semble, mon père, que vous avez tort de dire des choses pareilles à Jorge !...
- Ne me sermonne pas, ma fille, j'ai quatre-vingt-quatre ans.
- Je ne vous sermonne pas, mon père, répondit Francisca doucement, mais vous savez fort bien que ce sont les garçons qui lisent les livres des hérétiques.
- Venons-en au fait, Francisca, et laisse là les livres des hérétiques... Que veux-tu, à la fin ?
- Que vous repreniez mon fils, il ne me respecte pas.
- C'est de la calomnie, ton fils te respecte ; et, s'il ne t'aime pas, c'est de ta faute. Ne revenons pas sur le fait que tu n'aimes pas ce garçon. Cela me fait de la peine de revenir là-dessus. Il me suffit de te dire que je n'ai et que tu n'as aucun reproche à faire à Jorge. Je puis le conseiller, ça oui ; et je l'ai fait.
- Vous voulez dire, mon père, que je dois en rester là ?
- C'est ça.
- Et quand on ne pourra plus rien contre un tel malheur ?
- Et quand le ciel tombera sur nos têtes ? Les actes les plus innocents d'un homme peuvent l'entraîner vers le malheur. Ne considère pas le pire, quand tu n'es même pas effrayée par les apparences du mal.
- De sorte, rétorqua sa fille irritée, de sorte que je dois garder la juive à la maison !...

– Oui, en considération de son innocence, de ma volonté à moi, parce que c'est moi qui suis allé la chercher chez le pauvre meunier qui l'a recueillie.

– Et Jorge peut faire ce qu'il veut !...

– Non, il fera ce qui sera juste, et ce que les circonstances lui diront qu'il vaut mieux faire.

Rouge de dépit et de colère, Francisca s'écria :

– Vous allez, mon père, causer la perte de ce garçon ! C'est votre appui qui lui donne cette hautaine fierté dans cette maison !

– Va-t-en, tu m'agaces, dit pacifiquement l'ancien, pour mettre fin à l'entretien.

Francisca sortit, et s'en alla raconter à son mari sa conversation avec son père.

Obéissant aux élans frénétiques de son épouse, Plácido Moura lui dit :

– Ton père est fou ; c'est la décrépitude. Ne t'occupe pas de lui, et fais ce qui te semblera convenable.

– Tu parles bien, fit-elle, mais la bague ?

– Q'est-ce qu'elle a cette bague ? Il ne l'emportera pas au tombeau... Nous veillerons au grain.

– Et si Jorge met la main dessus ?...

– Ne t'inquiète pas. Le vieux va s'éteindre peu à peu sans se rendre compte qu'il meurt. Ne t'éloigne pas de lui, quand tu le verras s'affaiblir. Je vais essayer d'obtenir un gouvernement d'Outremer pour Jorge. Ce qui importe, c'est de l'écartier d'ici.

Son épouse l'interrompit :

– Un gouvernement ! Tout de suite un gouvernement ! Et Garcia, et Filipe ? Quelle carrière vont-ils entamer ?

– Ils ne veulent pas quitter Lisbonne. Les femmes, les religieuses de Odivelas, celles de Chelas, les nonnes qui ont du bien, les festivités de la Cour ne leur laissent pas le loisir de s'occuper de leur avenir. Laisse-les tranquilles, ils sont jeunes, ils seront indépendants. Notre maison est grande, le trésor de ton père, d'après ce que j'ai entendu, quand il a calculé la valeur des biens que ton grand-père a ramenés de l'Inde, et l'héritage de ton oncle qui est mort à Alcácer Quibir, cela doit faire environ cent cinquante mille cruzados en argent et en pierres.

– Dans ce cas, admit Dona Francisca, garde les yeux ouverts ; laisse-le partir pour l'Outremer, et vite, avant qu'il se rende coupable de quelque indignité. Le pire qui puisse nous arriver, c'est que ton père nous empêche de faire partir Jorge...

– Quoi ? Je me charge de le convaincre.

Ce dialogue avait été involontairement surpris par Sara. Elle se trouvait dans une alcôve, en train de crêper et de boucler la perruque de sa maîtresse, quand les deux époux avaient pénétré dans la pièce contiguë.

Elle ne bougea pas, se demandant si elle allait sortir ; mais, dès les premiers mots, elle fut stupéfaite, et comme plombée sur le plancher, la respiration coupée.

Dès qu'elle en trouva l'occasion, elle répéta en gros à Jorge ce qu'elle avait entendu. Le jeune homme s'empressa d'en avertir le vieillard, qui sourit de l'anxiété de son petit-fils, et lui dit :

– Cette bague est magique ; elle te sauvera, mon garçon. Quant à Maria, si on la renvoie, nous la sauverons. Es-tu un homme de bien ?

– Demandez-m'en des preuves, grand-père.

– Regarde cette malheureuse petite comme je la regarde. Quand tu seras près de céder à la tentation, redresse-toi et dis : "Mon grand-père veut que je sois un homme de bien !"

### Chapitre III

**Q**UELQUES JOURS APRES, Plácido de Castanheda de Moura dit à son beau-père :

– Je me charge de trouver un poste à Jorge ; il faut l'arracher à cette vie d'étudiant qui ne va le mener à rien.

– Tu te trompes, Plácido : la vie d'étudiant va lui donner le savoir, qui représente tout.

– Mais ce n'est pas une profession qui rapporte, c'est ce que je voulais dire. J'ai pensé à lui trouver un poste où il dirigera des subalternes en Inde ou au Brésil.

– C'est un bon début ; mais il serait bon que tu commences par l'aîné, fit observer Luís de Barro, plein d'arrière-pensées.

– Il a son majorat, dit son gendre.

– Qu'il peut dilapider, dit l'ancien, si tu le laisses s'abandonner à la liberté, à l'oisiveté, à la dissipation dans laquelle il vit.

– C'est un jeune homme. Nous n'avons pas été meilleurs, mon père...

– Depuis qu'il a quinze ans... Je pensais que tu devrais solliciter un tel poste pour Filipe, qui n'a pas de majorat...

– Filipe a une intelligence fort limitée.

– Ce que tu as été, je n'en sais pas grand chose ; en ce qui me concerne, j'ai commencé à être homme de bien.

– Il te semble alors clair que l'étude sert à quelque chose... Viens-tu me faire part de ta décision à propos de Jorge, ou me demandes-tu mon avis ?

– Je souhaitais l'entendre...

– Laisse ce garçon rester chez nous ; il m'est indispensable, je l'ai élevé dans mes bras, je l'aime beaucoup. Il ne s'agit pas d'un avis, mais d'une requête.

– Que votre volonté s'accomplisse, père ; mais Francisca n'arrive pas à endurer certaines amourettes de Jorge avec la juive...

L'ancien l'interrompit en souriant tristement :

– Il est toujours question de la juive. Elle s'appelait Maria, avant, cette malheureuse créature ; depuis un certain temps, chaque fois qu'on me parle d'elle, on l'appelle, sur un ton de mépris : "La juive" !... Sur ce sujet-là, j'en ai assez dit à Francisca et trop. Qu'elle te le répète si tu l'ignores encore. Ta femme et toi, vous êtes méchants ! cria tout à coup l'ancien, en se redressant convulsivement sur le dossier et les accoudoirs de son fauteuil. Vous êtes méchants, vous vous conduisez comme des bêtes sauvages avec ce fils qui est un bon garçon, et cette petite sur qui le sort s'acharne ! Allez ! Allez ! Serrez bien la couronne d'épines sur les cheveux blancs de l'homme qui vous a tout donné, et a gardé pour lui l'amour de son petit-fils que vous voulez lui voler !

– Vous êtes injuste, père ! s'exclama son gendre, vexé. Vous ne permettez pas que Jorge rende compte de ses actes à celle qui lui a donné le jour ?!...

– Je le permets, et j'y tiens ; mais je me réserve, à moi, le droit de vous demander à vous des comptes, que Dieu me demandera, à moi. Laissez-moi en paix, mon âge et mes travaux l'exigent.

Le vieillard se cacha le visage dans ses mains, et Plácido de Castanheda s'en fut raconter à son épouse le coup de colère de son père.

– C'est décidé ! s'exclama-t-elle, Jorge nous met le pied sur la gorge ! Et d'ici peu, la juive en fera autant...

Et elle éclata de rire, en articulant, entre les poussées de ce méchant fou rire :

– Ce serait fort drôle !... Non !... Je me vengerai d'elle !... Je suis la fille de Dona Maria Teles, poursuivit-elle, ne se tenant plus de rage. J'ai dans mes veines le sang d'une reine qui a fait pendre cette racaille devant le palais A-par-de-São-Martinho<sup>1</sup>. Je suis Teles, il suffit !

– Ne te mets pas dans cet état, fit Plácido. Elle n'en vaut pas la peine, cette gamine... Si quelqu'un te manquait de respect, fils ou domestique, il suffirait de la main de ton mari, ou des lanières de tes laquais pour en tirer vengeance.

Pendant ce temps-là, Luís Pereira faisait asseoir Jorge à son bureau, et lui disait :

---

<sup>1</sup> La fameuse prison du Limoeiro à Lisbonne.(NdT)

– Écris ce que je vais te dire C'est le moment où jamais de me prouver que tu es un homme de bien. Écris.

Et il dicta :

*Éminentissime, et révérendissime cardinal, archevêque, cousin et mon seigneur, le jeune homme qui vous apporte ce pli est votre parent et mon petit-fils, Jorge de Castanheda de Barros. Donnez-lui votre bénédiction, et permettez-lui de vous baiser les pieds. Et faites-moi, à moi, la grâce, comme à votre cousin, à votre ami depuis que j'ai, à l'âge de quinze ans, déposé un baiser sur votre front, vous étiez dans les bras de votre mère, la comtesse Dona Leonor de Mendonça, ma fort estimée cousine et ma Dame ; vous me ferez une faveur, dis-je, si vous écrivez de votre main, et contresignez un ordre ou une recommandation pour qu'au Couvent de la Mère de Dieu soit accueillie comme séculière, à mes frais, une jeune fille, une familière de cette maison qui est la vôtre, qui a reçu comme nom de baptême Maria Luisa de Jesus, et qui fut auparavant Sara de Carvalho, fille d'Hébreux qui sont morts par le feu. Que Dieu vous réserve encore un bon nombre d'années, mon cousin, mon prêtre, mon cardinal, mon seigneur.*

*Chez moi, le 2 novembre 1699  
votre serviteur et cousin,  
Luís pereira de Barros.*

Jorge écrivait, les yeux brouillés de larmes. Son grand-père s'arrêta et dit :

– Tu n'as pas à avoir honte de ces larmes, mon enfant ; et le courage dont tu as fait preuve en écrivant, sans lever la main du papier, c'est un exploit digne qu'on te considère comme un homme de bien. Eh bien, vas-y. Que les laquais sortent mon carrosse. Tu vas y aller comme ton grand-père avait coutume de se rendre au palais des princes de l'Église, quand ils n'étaient pas des inquisiteurs.

Le cardinal Dom Luís de Sousa accueillit avec une grande bienveillance son parent, le bénit à maintes reprises, en faisant le signe de croix, et donna l'ordre qu'on lui remît sans retard la recommandation qu'on lui demandait.

Quand Jorge, consterné, se retrouva devant son grand-père, avec l'ordre de l'archevêque, Luís de Barros appela son vieil écuyer António Soliz, et le pria de demander à Dona Francisca de lui accorder l'honneur de venir dans cette pièce.

Il dit à Jorge :

– Sors, et attends que je t'appelle.

La fidalga entra :

– Je t'ai fait venir, ma fille, dit le vieillard, pour t'annoncer que Maria va se retirer au Couvent de la Mère de Dieu. Voilà qui va mettre fin à tes chagrins et à tes craintes.

– Elle y va donc pour être la servante d'une religieuse ? demanda-t-elle sur un ton dédaigneux.

– Elle n'y va pas pour être la servante d'une religieuse. Elle y va comme séculière.

– Et qui va subvenir à ses besoins ?

– Moi.

– Vous, mon père ?!...

– Oui, ma fille.

– Libre à vous de faire ce que vous voulez... dit-elle avec humeur.

– Je te suis reconnaissant de ta condescendance, rétorqua Luís de Barros, en souriant. J'aurai encore à te demander de libérer une de tes servantes, pour aller avec elle au couvent.

– Eh bien, soit...

– Jorge les accompagnera toutes les deux.

– Mon fils ?! Je ne sais si cela me semble bon que mon fils accompagne des domestiques !

– Comme ton père est allé dans le taudis du meunier chercher Sara, la fille des juifs brûlés, ton fils pourra aller sans déchoir accompagner au couvent Maria, la chrétienne.

– Bien... Que tout s'accomplisse, Votre Seigneurie, selon votre volonté.

– Merci, ma fille. Fais venir Maria, j'ai à lui parler.

Dona Francisca laissa le soin à une esclave de transmettre le message à sa servante.

Maria pénétra en tremblant, les yeux embués de larmes, dans l'antichambre du fidalgo. La triste nouvelle lui était déjà parvenue de sa retraite, par l'intermédiaire de Jorge.

– Approche, ma petite, lui dit-il. Je t'ai sauvée de l'infortune quand tu t'es retrouvée orpheline, il y a quinze ans ; je n'ai pu remédier à toutes les douleurs auxquelles ne peut échapper une fille sans père, ni mère ; j'ai pourtant fait ce que j'ai pu. Tu as pénétré dans cette maison comme servante, tu vas en sortir comme une dame. Tu disposes au couvent de la Mère de Dieu d'une cellule et d'une pension qui suffit largement à tes besoins ; tu trouveras en la prieure de cette maison une amie. Que Dieu te guide, prépare-toi.

Jorge, qu'on avait fait revenir, écrivit, conformément aux paroles de son aïeul, une lettre à sa parente, sœur Leonarda, prieure de la Mère de Dieu. Le soir, Maria s'en fut, baignée de larmes, faire ses adieux à Dona Francisca. La fidalga lui tourna le dos, en disant :

– Qui aurait pu supposer que cette race maudite viendrait troubler la tranquillité de ma maison !?... Nous ferons nos comptes.

Repoussée d'une façon aussi brutale, elle alla faire ses adieux à Plácido de Castanheda de Moura qui se contenta de lâcher dédaigneusement :  
"Bonne chance."

Filipe et Garcia dressaient des chevaux au manège, ce qui les dispensa de faire leurs adieux à la domestique.

Luís de Barros me put éviter que Maria ne se mît à genoux pour lui baiser les pieds. Il la serra contre son sein, et lui dit :

– Pratique la vertu pour que nous nous rencontrions au ciel ; nous ne nous verrons plus sur terre.

Jorge attendait, dans la cour, Maria et la servante qui devait l'accompagner. Sur l'ordre du vieillard, ils montèrent dans le carrosse, une voiture qui lui appartenait en propre. À la conciergerie de ce triste couvent, Jorge prononça ses premiers mots, en présence de la servante particulière de sa mère. Ce furent ceux-ci :

– Ne perds pas courage, Maria. Nous avons vingt ans.

– Jusqu'au jour du Jugement dernier ? dit-elle, haletante.

– Courage, murmura-t-il, en lui serrant la main.

Informée de ce dialogue aussi bref qu'affligeant, Dona Maria s'écria :

– Je n'en resterai pas là, canailles !... Quelle honte !... Un petit fils de Maria Teles !... Un fils de Francisca Pereira Teles serrer la maison d'une bonne de sa mère... d'une juive !...

## CHAPITRE IV

**L**ES MAUVAIS TRAITEMENTS de Dona Francisca redoublèrent à l'encontre de son fils Jorge. Absorbé par ses importantes obligations, Plácido s'en lavait les mains, il ne se sentait pas responsable de cette flagellation. Sa patience mise à rude épreuve par les sourires de ses frères et les allusions narquoises et blessantes de sa mère, le jeune homme évitait de se joindre à sa famille aux heures de repas. Pour ne pas exacerber les chagrins de son grand-père, il lui cachait cette persécution ; mais le vieillard était au courant de tout, grâce à la loyauté de son écuyer. Luís de Barros projetait de se retirer dans l'Alentejo avec son petit-fils ; mais l'épuisement de son esprit et de ses forces était déjà si prononcé et si rapide que l'ancien redoutait de succomber en chemin.

Quand sa fille se douta des projets de son père, elle fut prise d'une brûlante colère contre Jorge. La bague fatale prenait autour de son cou les proportions d'un anneau qui l'étranglait. La rage luttait en elle contre



ses calculs ; mais son naturel irascible prenait le pas sur toutes ses astucieuses réserves. S'abandonnant à ses accès de haine, Dona Francisca hurlait qu'elle céderait volontiers son trésor pour assouvir sa vengeance !

Elle apprit que Jorge s'attardait certains jours dans le parloir du couvent, et que l'écuyer de son père avait remis à la prieure de la Mère de Dieu une énorme somme d'argent.

Son exaspération la dévorait. Elle ne put se retenir de reprocher à son père en face d'avoir en vieillissant perdu la raison. Le vieillard joignit les mains en se tournant vers son sanctuaire, et murmura la phrase d'un saint : *Amplius, amplius, Domine* ("Encore, encore, Seigneur !")

Personne n'osait la contrarier. Son mari tremblait devant elle. Ses fils ne faisaient aucun cas de ses peines et de ses accès de fureur.

Dona Francisca fit un jour sortir sa voiture, et donna en secret des ordres à son laquais. Elle s'arrêta à la porte de Don Veríssimo de Lancaster, l'inquisiteur général, qui lui était apparenté. Elle entra, resta un bon moment, et ressortit, le visage enflammé d'une féroce allégresse. Quand elle rentra chez elle, elle fit sonner son pied sur le plancher, et dit à sa gouvernante :

– Je descends de Leonor Teles ! Je suis Teles, je ne suis pas Barros !

Le lendemain, le chapelain du couvent de la Mère de Dieu remettait à l'écuyer de Luís de Barros une lettre de la prieure. Le vieillard la lut, et s'écria :

– Ma fille est perverse ! Fais venir Jorge.

Le désespoir lui avait donné assez de forces pour se lever d'un coup de son fauteuil d'infirme.

– Jorge ! cria-t-il fiévreusement, c'est la liberté et peut-être la vie de Maria qui sont en jeu. Les officiers de l'Inquisition sont allés au couvent. La prieure a caché cette pauvre enfant.

– Mon Dieu ! s'exclama Jorge.

– Attends : Dieu entend ton cri... Je me sens l'esprit solide et clair. Il faut la faire sortir du couvent... la faire sortir de Lisbonne... la tirer du bûcher. Ta mère veut l'y traîner... Pourrez-vous, toi et Soliz, me porter dans vos bras jusqu'à la voiture ?... Vous pourrez, je vous aiderai. Que l'on m'amène chez le duc de Cadaval... Maintenant, tout de suite.

L'ancien s'en fut dans leur bras jusqu'à son carrosse. Effarée de cette initiative, Dona Francisca voulut l'empêcher de passer, en affectant un amour filial. Mais Luís de Barros tourna les yeux vers elle, en beuglant :

– Parricide !

Sa fille cria que l'on vînt en aide à son père qui avait perdu la raison. Les domestiques accoururent. Se voyant cerné, le vieillard dit simplement :

– Laissez-moi passer, je ne suis pas fou.

Les domestiques, immobilisés par l'aspect vénérable de l'ancien, lui ouvrirent le passage. Francisca agitait les bras, les yeux rivés sur l'anneau à son doigt.

Jorge et l'écuyer montèrent dans le carrosse après Luís de Barros. Le fidalgo s'appuyait à leurs deux épaules, la tête inclinée sur les bras de son petit fils.

Dès qu'on lui eut annoncé que le vénérable grand argentier était entré dans sa cour, le duc descendit lui ouvrir la portière. Le vieillard demanda au duc de rapprocher son oreille pour lui expliquer la situation de la recluse de la Mère de Dieu.

– Nous nous battons contre une force invincible, dit le duc, mais nous nous battons. On ira la prendre la nuit. Prévenez la prieure. Elle sera demain chez moi ; de là, elle partira pour Oeiras ; et nous réfléchissons à la suite. Le plus sûr, c'est de lui faire quitter le Portugal, ou du moins Lisbonne.

– Elle partira de Lisbonne et du Portugal, acquiesça Luís de Barros. Je partage cet avis. Gardez-la-moi en sécurité trois jours, Monsieur le Duc.

À la tombée du jour, les avenues du couvent de la Mère de Dieu étaient remplies d'espions que la prieure et les autres religieuses guettaient par les grilles et les lucarnes des dortoirs. Aux environs de minuit, les sbires et les familiers de l'Inquisition ne quittèrent pas leur poste, deux heures après, sur la tour de l'église, à travers les petites grilles, luisait une lanterne, un signal convenu avec Jorge. S'approchèrent alors de la conciergerie deux hommes encapuchonnés, qui dissimulaient leur livrée de la maison de Cadaval. Une voiture s'était arrêtée assez près, il y avait dedans une matrone, qui devait être l'une des gouvernantes de la duchesse.

La porte s'ouvrit, imperceptiblement ; Sara sortit, tétanisée de peur ; les domestiques l'escortèrent avec la main à la poignée de leur épée, et l'amenèrent à la voiture. La juive s'assit à côté de la femme qui lui dit, sur un ton réconfortant :

– N'ayez pas peur, vous avez un bon parrain. La voiture fila au galop, à une allure infernale, contournant Odivelas, avant de s'engager sur la route d'Oeiras. Ils descendirent dans la vaste cour d'une ferme. La gouvernante de la duchesse monta avec Sara, la conduisit à une chambre, et lui dit :

– Reposez-vous, en attendant que le duc prenne de nouvelles dispositions. Dès qu'elle se lèvera, la femme de l'intendant de ce domaine viendra prendre les ordres de Sa Seigneurie.

Pendant ce temps, Luís Pereira de Barros songeait à faire passer Sara au Brésil, il comptait la mettre à l'abri dans l'une des colonies, et particulièrement à Rio de Janeiro, où le fidalgo avait un neveu gouverneur, et Sara des parents qui s'y étaient exilés au début du règne

de Dom Manuel, car ils prévoyaient une méchante tempête.

Le cœur pénétré d'angoisse, Jorge écoutait, sans oser le contredire, les projets de son grand-père, qui auraient pour conséquence de le séparer définitivement de Sara.

Cela se passait le matin du 4 août 1699. À onze heures, ce jour-là, les portes des temples de Lisbonne s'ouvrirent pour laisser entrer et sortir des processions d'images miraculeuses qui se croisaient d'une église à l'autre. La ville était consternée, elle venait d'apprendre que la reine Maria Sofia Isabel de Neubourg, la seconde femme de Pedro II, était sur le point de perdre de la vie. À cinq heures et demie de l'après-midi, elle expira, cette belle souveraine, à l'âge de trente-trois ans, alors que le Sénat préparait les festivités pour célébrer l'anniversaire de son mariage.

Toutes les affaires et tous les actes du gouvernement furent suspendus, mis à part les procès et les cogitations du tribunal du Saint-Office. La conversion des âmes, leur purification par le feu ne devaient pas être des choses auxquelles le cadavre d'une reine pût faire obstacle. Le couvent de la Mère de Dieu fut de nouveau perquisitionné par ses familiers, tandis que la dépouille de la reine était amenée au couvent de São Vicente de Fora, et que les tours ululaient de terrifiantes élégies.

Les navires prêts à lever l'ancre pour le Brésil, restèrent au mouillage. La tristesse officielle ne permettait pas que les secrétaires d'État fissent autre chose que pleurer cette immense perte. Luís Pereira de Barros fut contrarié de ce contre-temps, qui lâchait la bride au cœur de Jorge.

Le duc soulignait cependant la nécessité de faire partir, de toute urgence, la juive d'Oeiras, vu que l'inquisiteur se voyait constamment harcelé par les réquisitions répétées du promoteur du Saint-Office.

Le duc suggéra de l'envoyer dans la Beira Alta. À Covilhã, une famille hébraïque s'était établie, avec laquelle les marquis de Ferreira, grands-parents de ce duc avaient entretenu des relations de bonne amitié. En trompant la bonne foi de certains familiers, et en calmant, avec de grosses sommes d'argent, la férocité d'autres, cette puissante famille vivait tranquillement à Covilhã, et protégeait secrètement les Israélites en fuite.

Le duc prévint le chef de cette famille, qui avait été à l'occasion son hôte à Lisbonne, et s'en fut voir lui-même le vieil hébreu à la capitale, d'où celui-ci partit avec Sara, qui devait passer pour sa fille.

Jorge se contenta de ce départ, et surtout de la promesse qu'on lui ferait parvenir quelques lettres, par l'intermédiaire de la gouvernante de la duchesse.

Luís de Barros demandait en même temps à Dieu un peu de vigueur, pour se transporter dans l'Alentejo avec son petit-fils. La cohabitation avec sa fille lui était insupportable. Francisca écumait de rage : elle se voyait piétinée par la juive, après l'échec de toutes ses tentatives pour se venger. Cette haine se reportait ouvertement sur Jorge. Elle ne lançait à

son père aucune insulte, parce qu'il y avait cette bague, comme un bouclier de diamant, pour désarmer sa fureur. Sa rage fut à son comble quand elle apprit que le vieux avait fait prendre des dispositions pour se retirer dans sa ferme de l'Alentejo.

Le départ de Luís de Barros et de Jorge était fixé au 27 août, mais, vers midi, la terre trembla à Lisbonne, avec une telle violence, l'esprit du vieillard en fut si secoué que les rares forces qui lui restaient se brisèrent.

Les rues se couvrirent de processions pénitentielles. Les dominicains promettaient d'apaiser la colère divine en brûlant quelques centaines de marranes, une épithète représentant la quintessence des sarcasmes contre les Israélites, à en croire les dévots. Dona Francisca Pereira Teles abondait dans le sens des moines, attribuant les tremblements de terre, qui ont duré vingt jours, avec des intermittences, à la colère divine contre les nouveaux chrétiens.

Une grande quantité se répandit alors d'exemplaires d'un livre intitulé : *Sentinelle contre les juifs, placée sur la tour de l'Église de Dieu*, etc. traduit de l'espagnol par Pedro Lobo Correia, écrivain du Bureau de Comptabilité-Générale de la Guerre et du Royaume.

Francisca relut ce livre, les entrailles bouillonnant d'une joyeuse rancœur, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

Dans un chapitre intitulé : "*Ceux qui favorisent les juifs... ne finiront jamais bien...*" Elle souligna quelques lignes, et fit remettre le livre à son père. Les lignes soulignées disaient, après une relation sur un certain roi anglais qui passa des milliers de juifs au fil de l'épée : "*Que les gens doués d'une intelligence moyenne se demandent, puisqu'il y en a un tel nombre à présent, à notre époque, d'où peuvent venir, sinon d'eux, tant de malheurs, comme ceux que nous avons connus, tant de guerres, tant de morts, de famines, de vols, d'insultes, d'usures, de manque de crédit...*"

Dona Francisca Pereira écrivit à la suite de la même ligne : "*et de tremblements de terre.*"

À la page suivante elle souligna ce passage : "*Comme elle fait du tort aux vieux chrétiens, cette canaille vile qui trouve un soutien chez des personnalités importantes et distinguées, dans la demeure desquelles elle se réfugie quand elle se voit opprimée.*"

Luís Pereira de Barros lut attentivement les passages soulignés. Il demanda qu'on prît dans sa bibliothèque le livre des Évangiles et qu'on le lui donnât. Il traça une croix en marge des versets 36 et 37 du VI<sup>e</sup> chapitre de l'Évangile selon Saint Luc, et fit parvenir cette Bible à sa fille. Voici ce que disaient ces versets :

"Soyez donc miséricordieux comme l'a été votre Père.

Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés, ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. Pardonnez, et vous serez pardonnés."

## CHAPITRE V

**E**XCITES PAR LEUR MERE, chaque fois qu'ils le pouvaient, les frères de Jorge multipliaient les provocations insidieuses qui leur évitaient de s'attirer la haine de leur aïeul, à laquelle ils n'échapperaient pas s'ils le rouaient franchement de coups, comme ils brûlaient de le faire.

Leur frère se dérobaît, et les désarmait par sa prudence, suivant les conseils répétés de son grand-père. Garcia et Filipe ne perdaient cependant aucune occasion de persifler son hypocrite gravité, et son outrecuidance de sage. Jorge leur répondait par un silence méprisant.

Pourtant, un jour qu'il maniait le bâton avec d'autres fidalgos dans le domaine, Garcia dit, en plaisantant, à Jorge qui passait par là :

– Hé, mon frère, prends là cette barre, que l'on voie ce que tu arrives à faire avec ton poignet.

Jorge s'arrêta, et répondit en souriant :

– Si j'avais un bon poignet, je préférerais l'exercer en jouant de l'épée.

Filipe intervint avec ce trait sarcastique :

– Ton poignet serait plus à l'aise avec des manchettes de femmes...

Jorge, répliqua, continuant à sourire :

– Elles ne sont pas aussi vaillantes que la Brites d'Aljubarrota<sup>1</sup>... Il en faudrait beaucoup avec une langue aussi bien pendue que la tienne.

– Ça, c'est bien envoyé ! s'exclama Garcia.

– Attention, mon frère, la langue de Filipe est moins coupante que son épée...

– Il suffit de savoir les contrôler.

– Et toi ? dit Filipe, de quelles armes joues-tu ?

– J'en ai deux à ma disposition : l'une c'est la prudence, l'autre, le mépris ; et si le besoin se fait un jour sentir d'armes blanches ou noires pour venir à bout de quelque honorable exploit, je vous demanderai de me prêter les vôtres, mes frères.

– Je ne prête les miennes qu'à qui pourra les tenir, dit Garcia.

Et l'inepte Filipe ajouta :

– Comme moi.

– N'importe quel âne correctement bûté le pourra, dit Jorge, en faisant mine de se retirer.

– Eh bien, dit Garcia, quelles nouvelles peux-tu nous donner de la juive ?

– Aucune, répondit sereinement le jeune homme, quoiqu'il commençât

---

<sup>1</sup> Après la bataille d'Aljubarrota (1385) où les Castellans avaient été défaits par les Portugais, cette héroïque boulangère aurait expédié avec sa pelle sept fuyards qui auraient eu l'imprudence de se cacher dans son four. (NdT)

à être écoeuré, et qu'il sentît son sang bouillonner.

– La verrons-nous bientôt en san-benito et en mitre ? dit Filipe, en éclatant brutalement de rire.

– Tu désires voir ce spectacle ? demanda Jorge. Quel mal t'a fait cette pauvre femme ?

– À toi, elle n'a fait que du bien... répliqua son frère en faisant des sous-entendus graveleux. Elle est vraiment mignonne !... Si le Saint-Office te l'attrape, ça fera une bonne grillade... Même ton grand-père ne pourra te la tirer de là.

– Tais-toi, tu t'avilis, mon frère ! dit Jorge réprimant sa fougue.

– C'est toi qui n'es qu'un manant ! brailla Garcia. Tu nous salis avec ces amours dignes d'un laquais de bas étage ! Ces passions s'épanouissent dans les écuries...

– Vous êtes fous, et méchants... conclut Jorge en leur tournant le dos.

Hé ! beugla Garcia, ne t'en va pas, misérable toutou ; viens me répéter ça, espèce de couard.

Jorge revint sur ses pas, et dit :

– Tu m'as traité, derrière mon dos, de noms qui ne me vont pas : dis-le moi en face, Garcia.

Les jeunes gens qui avaient silencieusement assisté à l'altercation, s'approchèrent de Garcia pour lui demander de ne pas être injuste avec Jorge. Mais celui-ci, rompant les digues d'une haine réprimée, répéta l'injure, en s'avançant vers son frère. Jorge l'attendit, impassible.. Garcia jeta par terre le bâton qu'il portait sous son bras, et s'engagea avec lui dans un combat corps à corps. Les fidalgos se précipitèrent vers eux ; mais trop lentement pour que la poitrine de l'agresseur ne se tordît sous le genou de Jorge.

Filipe s'était lâchement saisi du bâton : mais ses amis et ses parents le lui arrachèrent, en lui criant de ne pas se laisser aller à un acte dégradant.

Dona Francisca Pereira Teles vit et entendit la scène du premier mot au moment où l'un de ses fils chéris était tombé, fauché par celui qu'elle haïssait. Elle poussa de grands cris, et s'en fut se plaindre à son père.

Luís de Barros la pria d'attendre, et demanda qu'on lui amenât Jorge. À son entrée, il lui dit :

– Raconte-moi ce qui s'est passé.

Sans s'écarter d'un iota de la vérité, Jorge rapporta les faits, bien que sa mère l'interrompît à plusieurs reprises en criant :

– Tu mens !

À la fin du récit, Luís de Barros fit venir Garcia, Filipe, et les fidalgos qui avaient assisté à l'algarade. Se tournant vers ses deux petits-fils, l'ancien dit :

– Que l'un de vous raconte ce qui s'est passé.

Aucun ne répondit, ils se contentaient de se dévisager l'un l'autre.

S'adressant aux amis et aux parents de sa maison, il rapporta les faits tels qu'il les avait entendus de Jorge, et demanda :

– Est-ce que c'est vrai, mes amis, ce que Jorge m'a raconté ? Rappelez-vous de qui vous êtes nés, ne mentez pas à un vieillard qui a vu naître vos pères et vos mères.

Interrogés en ces termes, émus par leur respect et leur conscience, ils répondirent :

– C'est vrai.

L'un d'eux ajouta :

– J'ai demandé à mon cousin Garcia de ne pas être injuste avec son frère.

– Bien ! dit le vieillard, tu as dit la vérité Jorge ! Que Dieu te bénisse. Vous pouvez tous vaquer à vos affaires. Quant à toi, ma fille, sois une bonne mère. Je ne te dis rien de plus. Je pourrais te traiter de bête fauve ; mais les fauves aiment leurs petits. Garcia et Filipe, je vous prédis un funeste avenir... Et vous, jeunes gens, qui avez un bon fond, montrez-vous toujours tels que vous avez été maintenant, quand vous pèserez l'or de votre parole. Allez tous en paix ; reste, toi, Jorge.

Les témoins scrupuleux essayèrent, pour leur déposition, hors des appartements du vieillard, les regards et les expressions haineuses de Dona Francisca.

Les deux jeunes gens ulcérés leur tournèrent le dos alors qu'ils s'apprêtaient à s'excuser de n'avoir pu mentir aux cheveux blancs de Luís de Barros.

Le descendante de la reine sanguinaire<sup>1</sup> fit venir ses fils dans son antichambre, et leur dit, la mine sombre :

– Vous êtes des poltrons, si vous ne lui faites point payer cette insulte ! J'avais bien besoin de voir ça !... Jorge vous piétiner !... Cela ne peut continuer comme ça... Dites à votre père que Jorge devra partir de cette maison, ou partez-en, vous-mêmes !

– Pas question... fit Garcia. Il partira ou je lui tranche la gorge !

– Moi aussi, ajouta Filipe.

– Si notre grand-père n'était pas ici, dit Garcia, je vous jure, ma mère, qu'il ne verrait pas le soleil se lever demain...

---

<sup>1</sup> Leonor Teles, après son mariage avec un João Lourenço da Cunha dont elle a un fils, rejoint à la cour sa sœur, dame de compagnie de l'infante Dona Beatriz. Elle séduit le roi, et lui fait annuler son mariage, pour l'épouser secrètement en 1371, publiquement un an après. Le roi ayant exigé qu'on la reconnût comme reine, des émeutes éclatèrent un peu partout. Elle fait exécuter les chefs de la rébellion, et confisquer leurs biens, y compris ceux de son mari qui avait pris, on ne sait pourquoi, le parti des insurgés. *Horresco referens*, elle fut une des créatures du parti Castillan, bien que son mari recherchât l'alliance anglaise. Le fait que les Anglais en aient profité pour mettre l'Alentejo à sac, semble lui donner raison. L'infante Beatriz fut promise au roi de Castille, ce qui pouvait mettre en danger l'indépendance du Portugal. (NdT)

– Maudite bague !... murmura Dona Francisca. Cette bague infernale !... N'avez-vous jamais pensé à un moyen de briser ce sort ?

– J'y ai pensé, dit Filipe, mais je ne vois pas le moindre biais. Comment pourrait-on la lui enlever ?

– Je ne sais pas, je ne sais pas ! dit rageusement leur mère, découragée, avant d'ajouter : le pire, ce serait qu'ils s'en aillent dans l'Alentejo après cet incident... Et si votre grand-père meurt là-bas, nous pouvons dire adieu au trésor.

– Si grand-père donnait la bague à Jorge, objecta Garcia, il ne mettrait pas le pied ici pour déterrer l'argent et les bijoux. Il faut croire que le trésor se trouve dans les magasins, ou les enclos de la partie ancienne du palais. Nous creuserions jusqu'à ce que nous le trouvions ; n'ayez pas peur, ma mère, que Jorge puisse tirer parti de cette bague.

– Tu as raison ! dit joyeusement Francisca. Qu'on abatte ces vieux murs, que l'on creuse le sol des magasins. Je me rappelle que, lorsque votre grand-père est sorti avec son coffre dans les bras, c'était à l'aube, et qu'il est resté une heure absent. Le coffre est enterré à l'intérieur de la maison. il n'allait pas le cacher dans notre domaine de peur qu'un jour des laboureurs ne tombent dessus.

– C'est sûr, acquiescèrent ses fils.

– Ne vous inquiétez pas, ma mère, de perdre cette bague, dit Garcia. Pas la peine d'ennuyer notre grand-père, ni Jorge pour ça. S'ils s'en vont à la ferme, laissons-les partir.

Pendant ce temps, Luís Pereira de Barros disait à Jorge :

– Ne pensons plus à ce déplacement, mon petit, je ne suis plus en état. Regarde à quel point mes pieds enflent !... Ils m'entraînent déjà vers ma fosse... Ça ne va pas tarder... Je vais sur mes quatre-vingt-cinq ans ; si Dieu me donnait une autre famille, j'ai l'impression que j'arriverais à quatre-vingt-dix ans ou plus...

Jorge l'interrompt :

– Je suis la cause de beaucoup de vos chagrins, grand-père, si je m'étais éloigné des miens, je crois que vous auriez une vieillesse plus tranquille... S'il en était encore temps, je m'en irais loin...

– Pourrais-tu me laisser ainsi tout seul avec ce que j'endure dans mon corps et dans mon âme ? Tu le pourrais, Jorge ?

Le jeune homme s'agenouilla devant l'ancien, et lui réchauffa de ses lèvres ses mains glacées. Dans les plis de ce vénérable visage luisaient ses larmes, où semblaient sourdre les derniers rayons de lumière de ces yeux qui en avaient tant versé, depuis le jour où son cher Afonso VI avait perdu la liberté, jusqu'à cette heure où son petit-fils paraissait s'offrir pour poursuivre le cours d'une existence pleine d'amertume.

Et, comme s'il poursuivait un dialogue intérieur, il murmurait :

– À quoi te servira la richesse, mon pauvre garçon ? J'étais riche, et combien de jalousies ai-je suscitées chez mes domestiques et mes



esclaves !... Il était fort riche et roi, le fils de Dom João IV, et il faisait demander, de sa prison de Sintra, à ce barbare qui se trouve sur le trône, de lui envoyer un de ces drôles qui écartent les gueux de son passage pour lui tenir compagnie ! Je suis plus heureux, moi qui vois, au bord de ma tombe, quelques larmes d'un cœur aimant dans des yeux consternés qui fixent les miens, et ne viennent pas, comme ceux de ma fille, vérifier si cette bague se trouve encore là... Il ne te servira à rien, le trésor qu'il détient mon petit, si ton étoile est mauvaise !... Écoute Jorge, dès que je fermerai les yeux, le secret de cette bague, confie-le à notre fidèle António Soliz, qui feint de ne point le connaître... Il t'aidera, et toi, protège-le, après... Tu n'auras pas à creuser...

Jorge l'interrompt :

– Grand-père ! Par pitié, ne me parlez pas de telle sorte que je sois obligé à vous tenir pour mort !... Cela me fait mal au cœur, c'est plus que n'en peut endurer mon âme lacérée !... Efforcez-vous de vivre, mon ami, mon soutien ! Chassez cette horrible idée qui vous brise !... Pensez à moi... Pensez à cette malheureuse jeune fille qui, vous mort, va perdre un protecteur sur qui elle peut aujourd'hui compter...

Luís de Barros le coupa :

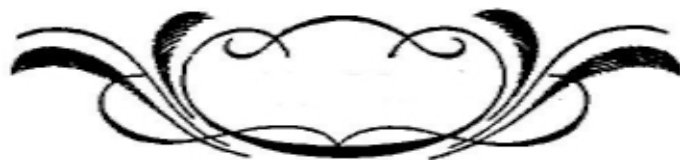
– Tu la soutiendras, toi, Jorge...

– Moi !...

– Oui, toi, ton or, ton or sans souillure... tu m'as entendu ?... sans aucun déshonneur qui l'entache... Écoute, on n'assure pas le salut d'une femme, quelle qu'elle soit, en la protégeant aux dépens de sa pureté... Me comprends-tu, mon petit ?

– Oui, grand-père, Je ne pense pas...

– Tu ne penses pas, non, Jorge... Tu es un ange ; si tu cesses d'en être un, tu seras bien plus malheureux.



## CHAPITRE VI

L'ÉVASION DE SARA ne désarma pas les humeurs vindicatives de Dona Leonor Francisca Teles, et ne refroidit pas les recherches de Dom Veríssimo de Lancastre, sous l'instigation de cette illustre dame dont l'aplomb dans les cabinets des députés et auprès des conseillers du Saint-Office trahissait la désinvolture de ses manières aux premières années de son mariage.

La juive se trouvait pourtant en sécurité en compagnie des Sá de Covilhã, riches fermiers et artisans laborieux, quoique la nouvelle fût arrivée aux oreilles de l'évêque de Guarda qu'il y avait un visage inconnu parmi les familiers de Simão de Sá.

Mais, dans la mesure où l'évêque était une créature du duc de Cadaval, où les Hébreux entretenaient des liens d'amitié solides avec ce fidalgo, grand favori du roi, la dénonciation ne fut pas suivie d'effet.

L'Inquisition devrait rougir de son impuissance, si elle ne découvrait pas le refuge de Sara... Ses agents les plus matois prirent à cœur de laver cette tache du Saint-Office, et parvinrent à leurs fins par le plus facile des expédients, bien que le dernier auquel ils recourussent.

Un confesseur dominicain du couvent de Madre de Deus, gagna facilement la conscience de ses pénitentes, en les mettant à contribution pour découvrir la destination de Sara. Ces religieuses étaient on ne peut plus ferventes et vénérables, elles portaient des cilices et fouettaient leurs saintes côtes avec des disciplines le vendredi. La prieure avait nonobstant gardé pour elle, sans le leur confier, non plus qu'à toutes les autres, le secret de la destination de la nouvelle-chrétienne, parce qu'elle en avait fait la promesse à son parent et bienfaiteur, Luís Pereira de Barros.

Possédées par le Lucifer de Dominique de Guzman — ce Lucifer qui, avec une infernale ingéniosité, a traîné par ici trois siècles ficelé dans ses tenues apostoliques pour bafouer et discréditer la triomphante douceur du Fils de Dieu — les trois religieuses prédestinées circonvinrent la confiance de la prieure en déployant de tels artifices, soufflés par l'esprit des ténèbres — parfois bien éclairées — que sœur Leonarda, embobelinée, finit par déclarer que la domestique de son cousin Luís Pereira se trouvait sous la protection du duc de Cadaval. Ces informations ne suffisaient au Saint-Office. Les possédées poursuivirent leurs investigations et découvrirent que la juive était passée du couvent à Oeiras. L'inefficacité du démon ne pouvait passer plus avant dans l'esprit des épouses de son rival. Elle lui représenta qu'il lui fallait replier la queue, cacher les pointes de la chevelure de quelque familier du Saint-Office, et s'introduire à Oeiras.

L'intendant du duc, personnage aux entrailles impies, qui avait été parfois chargé de décocher un trait de son arquebuse sur la poitrine du comte de Castelo-Melhor, ennemi politique de Cadaval, se trouvant sur le point de faire ses paquets pour l'éternité, offrit l'infamie d'une perfidie pour racheter ses péchés, et s'abandonna au sein de l'habit d'un moine de Saint-Dominique, en révélant que la juive avait été emmenée d'Oeiras par l'Hébreu Simão de Sá à Covilhã.

Les agents de l'Inquisition à Guarda reçurent des ordres ; on consulta l'évêque sur le moyen de les exécuter, celui-ci prévint l'Hébreu de sorte que l'origine de cet avis restât ignorée.

Simão de Sá en avisa le duc, en l'assurant que toutes les précautions avaient été prises concernant Sara, qui se trouvait à l'abri de toute poursuite. Le duc en informa son ami Luís de Barros, en lui conseillant, sans menacer la sécurité de l'Hébreu à Covilhã, de penser au meilleur moyen de faire passer sa protégée au Brésil. Il ajoutait : "Si votre fille ne renonce pas à ces poursuites acharnées, tôt ou tard, cet oiseau va tomber entre les serres du milan."

Jorge remarqua le sourire féroce de sa mère, et quelques fous-rires à gorge déployée, quand elle pouvait être entendue de son fils. Les mises en garde du duc coïncidèrent avec ce changement dans la mine torve de Dona Francisca Teles. L'ancien comprit d'où venait la satanique allégresse de sa fille, et lui en tint rancune en son for intérieur.

Surexcité, fouetté par un bon coup de sang, Luís Pereira se sentit un peu revigoré, non plus assez pour entamer un voyage, mais assez pour s'en aller avec Jorge habiter chez son cousin Diogo de Barros da Silva, arrière-petit-fils, comme lui, du grand historiographe João de Barros.

Dona Francisca vit sortir les coffres et les casiers de son père. Elle courut, dans tous ses états, à sa chambre et lui demanda :

– À quoi rime ce déménagement, mon père ?

L'ancien la regarda bien en face, et répondit :

– Tu me demandes si la bague déménage avec moi, Francisca ?

– Qu'est-ce que j'en ai à faire de cette bague ?!... Ce que je vous demande, Monsieur, de me dire la raison de ce départ qui va faire parler à la cour comme à la ville !...

– J'ai peur de toi et de l'Inquisition... murmura gaiement le vieillard. Ne va pas m'accuser d'être judaïsant, Francisca... le fanatisme et la soif de vengeance ont aboli les lois de la nature. Il n'y a plus de père pour un enfant, ni d'enfant pour un père. Laisse-moi à présent m'occuper de ces choses-là... Jorge, fais préparer mon carrosse.

Francisca se mordit la langue au point d'exprimer un sang pestilentiel. Pour soulager sa poitrine suffoquant de haine, elle se rappela que Garcia lui avait fait part de son intention de creuser le sol et de démolir les murs

jusqu'à ce qu'il découvrit le trésor. Elle s'éloigna brusquement, le visage en feu, du vieillard, lequel, penchant la tête sur sa poitrine, dit :

– Combien j'ai voulu cette fille !... De quelle façon je me sépare d'elle aux portes du tribunal du Très-Haut, où je vais rendre compte de la gentillesse que j'ai manifestée en l'élevant dans mes bras !... Une fille sans mère... Elle n'est pas arrivée à entendre la femme vertueuse qui lui a donné son lait... Quelle douleur serait la tienne, ma sainte femme, au Ciel, si tu pouvais voir de là-haut cette fille dont tu me disais, à l'article de la mort : "Je te laisse mon cœur dans le sein de cette enfant !"...

Il essuya ses larmes et demanda à Jorge et à son écuyer de l'habiller. Puis, il regarda, autour de lui, les meubles qui lui restaient dans ses appartements et dit :

– Je suis né dans cette chambre... Je m'en vais d'ici après y avoir vécu quatre-vingt-quatre ans... et je ne maudirai personne par égard pour le portrait de mon père, que je laisse accroché là, pour que demeure au moins dans cette maison l'image d'un homme juste. Décroche de ce clou celui de ta grand-mère, Jorge : il partira avec nous... Je crains que tes frères ne s'aventurent, avec les partenaires de leurs libertinages, dans cette pièce où elle est morte.

Après quoi, Luís de Barros regarda de très près le portrait de son épouse, serra la toile contre son sein, et demeura quelques minutes à décharger son cœur avec forces sanglots, avant de faire signe, presque hors d'haleine, qu'on l'emmenât de là. Durant le trajet jusqu'à son carrosse, personne ne vint à sa rencontre. Le vieillard se disait en son for intérieur :

– Dieu sait pourtant que je n'ai pas maudit cette famille... je ne lui demande même pas de me venger... Pitié, pitié pour eux et pour moi...

Dans les luxueux appartements que son cousin lui avait meublé, il se trouva entouré de parents et d'amis que le violent génie de Francisca Teles avait fait fuir du palais de Bemposta. La joie que procure la paix rayonnait autour de lui. Chaque personne rivalisait avec les autres pour deviner ses désirs. Et pourtant, l'ancien regrettait sa chambre, et la solitude à laquelle il s'était fait avec son petit-fils. Les importunes prévenances des parents qui l'avaient accueilli, et les visites fréquentes d'autres le dérangeaient. Sa tête exténuée lui pesait ; il avait à peine assez d'air pour sa poitrine où s'était accumulée une grosse retenue de larmes, et de craintes au sujet de la pauvre Sara, qui le mettaient à bout.

Quelques jours après, le duc lui annonça que la maison de Simão de Sá avait été prise d'assaut par les sbires du Saint-Office. Cet assaut n'avait servi à rien. La maison de l'Hébreu disposait de souterrains dont les entrées restaient inaccessibles à l'industrie des agents de l'Inquisition, bien qu'ils eussent méticuleusement fouillé les avenues des basses-fosses.

Cela ne faisait que redoubler l'angoisse de l'ancien aux abois, aggravée par le silence consternant de Jorge, qui n'osait pas plaindre Sara pour ne

pas déchirer le cœur de son grand-père. Vaines précautions ! Cette poitrine à bout ne pouvait soutenir plus de chagrins.

Déjà exaspéré par les incessantes requêtes de Dona Francisca, informé par le duc de Cadaval du caractère vindicatif de l'intraitable fille de Luís de Barros, l'inquisiteur l'accueillit froidement, et lui dit que, d'après des renseignements dignes de foi, la juive ne se trouvait plus à Covilhã. Les collègues dominicains de Dom Verissimo, plus méfiants, et moins disposés à manifester du respect pour le duc, et à tenir compte de ses désirs, promirent à Dona Francisca de ne pas relâcher leur attention dans cette pieuse entreprise. Le cancer qui rongait les entrailles de la fidalga se nourrit de la promesse qu'elle verrait dresser tôt ou tard ce bûcher.

## CHAPITRE VII

**L**ES DERNIERS JOURS de l'année 1699, Luís Pereira de Barros dit à Jorge :

– Je n'arriverai pas au nouveau siècle...

Jorge l'interrompt :

– C'est quand même aujourd'hui, grand-père, le 23 décembre.

– Je le sais bien, mon petit, je le sais... C'est la fin, je garde dans mon esprit toute la lumière que le Seigneur m'a donnée. L'heure n'est pas encore venue d'oublier ; l'oubli, pourtant, dans le triste déclin de mon corps, serait une faveur du ciel. Prenons le temps de parler, Jorge.

Son petit-fils le coupa :

– Vous allez me parler de mourir... Je ne veux pas vous entendre...

– Tu vas m'écouter, il n'est plus question, pour toi, de vouloir.

Il tira la bague de son doigt en disant :

– Lis ces mots qui sont inscrits à l'intérieur de l'anneau.

Jorge hésitait à prendre la bague.

Le jeune homme lut, en essuyant ses larmes :

### DANS LA BOÎTE DE NEPTUNE.

– Tu comprends ? demanda le vieillard. Cela veut dire que le coffre se trouve dans le soubassement du Neptune de la fontaine du bois. Tu vois ?

– Oui, grand-père.

– Fais-moi passer un portefeuille qui se trouve dans le cinquième petit tiroir de ce casier.

Son petit-fils alla chercher le portefeuille. Le vieillard continua :

– Lis ce que dit la dernière page du carnet qui s'y trouve.

Jorge lut :

#### NOTE

*Le coffre contient vingt-quatre contos réis en différentes pièces d'or.*

*Item: deux douzaines de brillants qui ont appartenu à mon aïeul Pedro de Barros e Almeida. Item : des bijoux sertis dans des peignes en or et quinze bagues qui étaient à ma grand-mère Dona Leonor de Barreiros.*

*Item : quatre poignées d'épée avec différentes pierreries, que mon aïeul maternel Dom Jorge de Barreiros a rapporté de son gouvernement de Bahia.*

*Item : le portrait de ma femme, en ivoire, entouré de diamants, qui lui a été offert par sa mère, Dona Inácia Teles de Meneses.*

C'est ça, dit Luis Pereira, je m'en souviens très bien. Arrache cette page du carnet, et garde-la, pour lui donner à l'avenir la valeur que tu dois donner, dans ton cœur, à ces objets qui viennent de ta famille.

– Il est trop tôt pour faire de moi le dépositaire de cette note.

– Il n'est pas trop tôt, le moment est venu. Garde à présent cette bague, non pour les lettres qui y sont gravées, tu t'en souviens, mais parce que ç'a été la première et l'unique bague que j'ai eue de toute ma vie. Elle m'a été donnée en 1636 par Dom João de Bragança, qui allait, au bout de quatre ans, monter sur le trône du Portugal. J'avais vingt-et-un ans, et nous chassions dans le parc de Vila Viçosa. J'ai tiré un cerf avec une telle dextérité et une telle adresse que le duc, dans un élan d'enthousiasme, a tiré cette bague de son doigt et me l'a donnée en me disant : "Si j'étais roi, je te ferais grand-veneur du royaume."— " Grand argentier, plutôt, pour tenir les comptes du royaume, Monsieur le Duc et mon Prince", lui dis-je en lui baisant la main. Quatre ans après, il était roi, et moi grand-argentier. Tu as là cette bague et son histoire, mon petit. Maintenant, écoute. Après ma mort, ne te précipite pas pour aller chercher le coffre. Les entrées du palais de Bemposta vont être gardées jour et nuit. Si les pioches et les bêches ne sont pas déjà à l'ouvrage dans les travaux d'excavation des magasins, et le démantèlement des murs, dès que je fermerai les yeux, il n'y aura plus aucun bras ballant dans cette maison. Tes pas vont être guettés chaque jour, du lever au coucher du soleil. Si tes frères apprennent que tu portes la bague à ton doigt, ils sont capables de te faire tuer à la première heure. Cache-toi, si c'est nécessaire. Dans le second tiroir de ce casier de palissandre, tu trouveras plus d'argent qu'il ne t'en faut pour vivre quatre ans hors du Portugal. Ce sera prudent de prendre tes distances pour éviter la vengeance des nôtres. Le feras-tu ?

– Je ferai ce que vous me direz, grand-père.

– Autre chose encore : l'argent qui se trouve dans le troisième tiroir, tu le donneras à António Soliz, mon honnête écuyer, c'est le fils naturel de ce Simão Pires Soliz qui, en 1630, a été condamné comme sacrilège, brûlé vif, et qui a subi ce supplice quoiqu'il fût innocent.. J'avais alors quinze ans. En face de ma maison, une femme pleurait, qui avait eu de Simão Pires un fils, et achevait de le mettre au monde quand on coupait les mains du père encore vivant de son enfant. Cette femme est morte. L'enfant est resté dans les bras de la sage-femme. On l'a appris chez nous. J'ai demandé à ma sainte mère de me permettre d'aller le chercher. Cette femme vertueuse en ressentit au cœur une grande joie. Je suis allé avec une esclave chercher le petit garçon, ce vieillard que tu vois à mes côtés depuis tant d'années. Je voulais te le laisser en héritage. Mais je pressens que tu mèneras une existence agitée ; il a soixante-neuf ans, et besoin de repos. Donne-lui donc cet argent, pour que mon António jouisse de ses dernières années à l'abri de tout souci.

C'est ainsi que s'achève le testament verbal de Luís Pereira de Barros. Jorge recueillit la bague et la page arrachée au carnet.

Ce jour-là, soumettant sa colère à une tardive rouerie, ou peut-être aiguillonnée par le remords, Dona Francisca Pereira Teles vint voir son père. Dès que son petit-fils l'eut annoncée à l'ancien, celui-ci lui dit en souriant :

– Elle vient donc, ma fille, rendre visite à la bague. Prête-la-moi, qu'elle n'aille pas scandaliser cette famille en manifestant son désespoir. Pour moi, pour toi, pour tout le monde, il est bon qu'elle la voie. Qu'on lui dise que je vais la recevoir. Je veux lui pardonner avant de me trouver face à mon juge suprême.

En baisant la main de son père, Dona Francisca riva en effet ses yeux sur la bague. L'ancien frissonna, il haleta en se souvenant que c'était là cette fille qui lui inspirait tant de tendresse, le baume de ses plaies trente ans avant. Ses yeux s'embruèrent en la regardant comme un être à qui il disait adieu pour toujours.

– Pourquoi ne venez-vous pas chez vous, mon père ? dit Dona Francisca.

– On ne tardera pas, répondit-il après un long silence, à venir me chercher ici un peu plus mort que je ne suis parti de chez moi.

– Votre état s'est donc aggravé, mon père chéri ?

– Non : je vais mieux. Je me rapproche de plus en plus du terme de mon voyage. La lassitude se fait plus sentir ; mais la vue de sa patrie réjouit le voyageur exténué.

– Pourquoi ne voulez-vous pas mourir au sein de votre famille ? reprit sa fille.

– Parce que je n'y suis pas attaché par les liens du cœur ; qu'importent ceux du sang ? Jorge représente toute ma famille...

Dona Francisca fit un geste répugnant.

Son père continua :

– Veux-tu voir ton fils ?

– Comme vous voudrez, Monsieur...

– Non, ma fille, ce sera selon ta volonté, ma fille.

– Et voudra-t-il me voir, lui ?

– Il me semble... António, dit Luís de Barros à son écuyer, dis au petit de venir voir sa mère.

– Laisse-le, pas besoin de le déranger, fit Dona Francisca.

– António, reprit le vieillard, ne dis rien.

Et il pencha son front pensif, tandis que sa fille s'écriait :

– Comme si je ne savais pas qu'il me hait ! Ne sais-je pas qu'à cause de votre trésor il fait la guerre à ses frères et à tout le monde ? Est-ce que je ne sais pas qu'il est capable de toutes les abjections, et de toutes les hypocrisies pour récupérer le secret de cet argent ?

– C'est pour ça que tu es venue me voir ? demanda Luís de Barros après avoir laissé passer un bon moment.

– Non, Monsieur : je viens vous voir, pour vous demander de songer à votre famille. Elle n'en revient pas de votre départ.

– Je sais qu'elle n'en revient pas de mon départ, je ne le sais que trop, dit l'ancien, il y a d'autant moins de raison d'accroître son effarement en reprenant possession de la maison où je suis né. Je ne reviens pas. Je te remercie de ta visite, tu peux partir avec ma bénédiction, et que Dieu te garde en sa sainte grâce.

– Me permettez-vous au moins de continuer à venir vous voir ?

– Oui, murmura son père.

– Voulez-vous voir vos petits-fils ? reprit-elle.

– Non, je leur pardonne pour qu'ils me laissent en paix... Et si tu gardes en réserve, dans le secret de ta vengeance, quelque nouveau chagrin à m'infliger, ne viens plus ici.

– Ainsi donc, vous m'éloignez-vous de vous ? s'exclama Dona Francisca, raffinant sa malice par l'imposture.

– Je voudrais mourir avec Jorge à mes côtés, dit le vieillard. Tu ne peux rester là où il se trouve.

– Que m'importe ? Laissez-le là...

– Non, de la haine à côté d'un agonisant, ce sont de trop mauvais sentiments pour aider à bien mourir. Tu n'es pas une bonne mère, Francisca, comment pourrai-je t'accueillir comme une bonne fille ?!

– Je suis une mère injuriée, insultée, bafouée ! Je suis une fille méprisée, écrasée par un père qui se laisse prendre aux astuces d'un être pervers !... hurla-t-elle, d'une voix suraiguë.



– Il suffit ! cria le vieillard. Cette maison n'est pas la tienne ! Ne me fais pas honte, ne te couvre pas d'opprobre aux yeux de nos parents. Sors d'ici ! Va prêcher aux frères de Saint-Dominique la vertu purificatrice du feu ! Va creuser un trou dans le cachot de la pauvre Sara ! Va voir combien de traînées de sang salissent les tapisseries du grand-inquisiteur ! Va-t-en, cœur de hyène !

Les maîtres de maison se trouvaient dans la pièce voisine, attirés par les cris rauques de l'ancien.

Dona Francisca Se fraya un chemin entre eux, flamboyant de rage. Elle ne fit même pas un léger signe de la tête. Elle sauta dans sa voiture, et partit, la gorge serrée par le serpent de la haine, qui étouffait ses sanglots.

## CHAPITRE VIII

**L**A FAMILLE PENETRA EN MASSE dans l'antichambre de Luís de Barros en manifestant son intention de ne plus laisser monter Dona Francisca Teles dans les appartements de son père. L'ancien ne répondait pas aux questions, il n'acquiesçait pas aux remarques. Il semblait sourd, ou privé de toutes ses facultés intellectuelles.

Le choc avait épuisé le plus clair des forces qui lui restaient. Il avait penché sa tête sur l'épaule de Jorge qui ne détachait pas les lèvres de son visage. L'écuyer collait sa face à la bouche de son maître, pour sentir sa respiration ; il redoutait que la mort survînt rapidement. Jorge murmura :

– J'ai l'impression qu'il est endormi... Ne faisons pas de bruit. N'aie pas peur, António... mon grand-père ne peut être mort...

Et l'ancien fit signe de la tête que non. Les habitants de la maison se retirèrent à pas de loup, soucieux de lui faire administrer les sacrements. Dès qu'ils furent partis, Luís Pereira rendit la bague à son petit-fils, et dit d'une voix entrecoupée de pauses qui trahissaient son anxiété :

– Ne te mets pas en peine, mon enfant, l'heure n'est pas encore venue... António, poursuivit-il, en s'adressant à son écuyer, il est temps d'aller à la congrégation appeler le père Manuel Bernardes... qu'il vienne m'entendre en confession, et me confier ses dernières révélations sur l'autre vie... Il paraît que cela fait du bien au corps et à l'âme d'écouter l'esprit de mon oratorien, il plane à de telles hauteurs...

L'ancien s'endormit, appuyé sur l'épaule de son petit-fils, d'un sommeil bref entrecoupé de douleurs intermittentes, qu'il trahissait par des gémissements et des tressaillements.

Il ne tarda pas à accourir, le docte et apostolique Manuel Bernardes, lequel, le visage rayonnant de joie, s'assit au chevet de son pénitent depuis vingt-cinq ans, et lui demanda :

– Il pointe déjà, le jour tant désiré, mon vieil ami ? Avons-nous en vue le phare du Ciel ? Abandonnons donc le léger esquif au creux des vagues qui déferlent, laissons-les gronder, gagnons la plage à la nage, les anges s'y trouvent avec des vêtements secs pour nous revêtir des parures de l'empyrée.

Obéissant à un signe de ce mystique sublime, Jorge quitta la chambre et s'en alla pleurer dans les bras d'Antônio, qui était agenouillé, les mains jointes, dans la pièce voisine.

Tandis que se déroulaient ces événements, Garcia, Filipe et Plácido da Moura, en compagnie de quelques domestiques de confiance, creusaient le sol des magasins et s'attaquaient aux murs presque entièrement percés de trous. Dona Francisca dirigeait les recherches avec une énergie qui eût mérité des résultats plus convaincants. Son mari sondait le sol en le frappant avec une barre à mine ; et à tous les endroits où cela sonnait creux, où son imagination lui en donnait l'impression, c'étaient des coups redoublés de bêche et de pioche frénétiquement assénés à grand renfort de sueur.

À la tombée du jour, ils lâchèrent leur ouvrage, et marquèrent à la craie les endroits où ils creuseraient le lendemain.

– Le coffre va apparaître, disait Dona Francisca, même s'il faut raser le palais !

– Ce ne sera pas prudent !... faisait timidement observer son mari.

– Qu'on ne vienne pas me parler de prudence, il est bien question de prudence ! hurlait sa moitié, en battant du pied violemment. Le coffre va apparaître, parce qu'il se trouve dans la maison ; et si tu attends la bague, mon ami, c'est que tu te berces d'illusions ! Qu'en dis-tu Garcia ?

– J'en tombe d'accord ; le trésor se trouve là-dessous, et nous finirons par tomber dessus sans avoir à raser la maison. Vous avez souvent dit, ma mère, que grand-père a descendu les escaliers jusqu'à la cour, avec le coffre.

– C'est ça, confirma sa mère.

– Il n'y a donc aucun doute, dit Garcia, s'il n'est pas dans un magasin, il est dans un autre. Nous creuserons...

– Jusqu'en enfer ! dit Filipe.

– Mon Dieu ! lâcha Dona Francisca. Ne parle pas d'enfer, mon garçon, ça me fait dresser les cheveux sur la tête.

– C'est une façon de parler, précisa son fils. Nous creuserons jusqu'à ce que nous mettions la main sur cet argent.

Plácido de Castanheda intervint :

– Tu dis n'importe quoi. Ton grand-père n'a pas eu le temps de faire un grand trou, il y est allé tout seul, et s'est absenté une heure, comme dit ta mère. Ce n'est donc pas la peine de creuser bien profond. L'on doit chercher au plus jusqu'à une profondeur de trois palmes, et s'il n'apparaît pas, choisir un autre endroit à explorer.

– Laisse les garçons s'en occuper, ils s'y entendent mieux que toi, lança Dona Francisca.

– Qu'ils fassent donc ce qu'ils veulent, conclut Plácido pour ne pas exaspérer sa femme qui fronçait déjà les sourcils.

Le lendemain, l'on commença les excavations dans les anciennes remises. L'un de ceux qui creusaient sentit claquer sous sa bêche quelque chose de sonore, comme un couvercle, et s'écria : "Il est là !"

Les intéressés accoururent par différentes portes du palais. Dona Francisca Pereira, descendante de la reine Leonor Teles, surgit à la porte de la remise en robe blanche, et pantoufles de toile. Plácido de Castanheda de Moura sortit d'une autre porte encapuchonné dans sa redingote, en éternuant, il était fort enrhumé.

Les jeunes fidalgos retroussaient leurs manches pour enlever à mains nues la couche de terre, et faire émerger le coffre de son tombeau vieux de quarante-trois ans. Ils s'accroupirent tous autour du trou. Filipe et Garcia entamaient leurs ongles délicats en griffant la terre. Ils entrevirent un bout de surface solide d'on ne sait quoi. Une surface noire.

– Le coffre était noir, dit Dona Francisca, tout excitée. Je m'en souviens bien : il était noir cerclé de cuivre.

Ils continuèrent à le dégager sans reprendre haleine. Dans son impatience, la fidalga voulut salir, elle aussi, sa main d'ivoire. Le grand argentier, compte tenu de ses éternuements répétés, s'abstenait de s'humecter les mains. À leur grande joie, ils trouvèrent un anneau. Garcia demanda :

– Le coffre avait-il un anneau, ma mère ?

– Forcément, dit-elle, tu l'as trouvé ?

– Le voilà.

– Qu'on apporte alors une corde, pour tirer, dit Filipe.

– C'est idiot ! fit remarquer le père.

– Pourquoi ?! grogna Dona Francisca.

– Supposons donc, expliqua Plácido, que le coffre s'est pourri au contact humide de la terre : s'il est pourri, il va se démantibuler quand on le tirera, et son contenu va se renverser.

– Tu es un imbécile ! rétorqua son épouse. Apportez la corde !

– À votre guise... acquiesça le grand argentier, en ouvrant la bouche, pour mieux éternuer.

Ils glissèrent la corde dans l'anneau, les deux fidalgos et deux laquais tirèrent. Le couvercle céda : ils tirèrent encore, le couvercle s'ouvrit d'un coup.

Dona Francisca fit un pas en arrière, la main sur le nez. Filipe et Garcia bondirent hors de la remise. On eût dit que Plácido éternuait son cerveau. Les domestique criaient :

– Par les cent diables ! Une telle puanteur, on ne la trouve qu'en enfer !

Les lieux une fois examinés par le serviteur au nez le plus intrépide, l'on s'aperçut que le couvercle était d'ardoise, et que ce qu'il recouvrait, c'était le soupirail d'évacuation des fèces, qui était bouché à cet endroit.

Si ce résultat était l'œuvre de la Providence, beaucoup de gens pourraient croire que celle-ci inflige le même châtement qu'Aristophane ou Juvénal. Si cette sorte de raillerie n'a pas été parfumée, elle répondait parfaitement aux circonstances.

Dona Francisca s'en fut respirer des sels antiseptiques. En faisant en sorte que leur mère ne les entendît pas, ses deux fils s'esclaffaient en se tenant les côtes. Pour rire sans courir de risque, les domestiques se couchèrent à plat ventre, pour étouffer leurs fous rires. Plácido de Castanheda de Moura plissait ses fosses nasales afin de provoquer d'autres éternuements, et se désinfecter la tête.

Quand ils se retrouvèrent à table pour le déjeuner, ils se dévisagèrent les uns les autres, et se soulagèrent dans un éclat de rire strident et général.

## CHAPITRE IX

**I**LS SE TROUVAIENT ENCORE A TABLE quand un laquais de Diogo de Barros da Silva se présenta pour annoncer que Monsieur Luís Pereira de Barros avait rendu l'âme à huit heures du matin.

– Qu'on fasse sortir le carrosse ! cria Francisca. Et elle courut à sa coiffeuse pour s'habiller.

Ses enfants, quelques instants perplexes, demandaient à leur père :

– Il faut y aller ?

Plácido ne les entendit pas. Son visage exprimait la douleur, il était absorbé dans ses réflexions. Il dit :

– Pauvre vieux !... Le saint homme... Il aurait dû expirer dans les bras de sa fille qu'il a tant aimée...

– Et la bague ? demanda Filipe.

– Ne parle pas maintenant de la bague, mon fils ! dit son père. Prie pour l'âme de ton grand-père, ç'a été un Portugais comme on n'en trouve plus...

– Or ça !... grogna Filipe, avant de sortir précipitamment pour demander à leur mère, derrière la porte du boudoir :

– Que devons-nous faire, mère ?

– Prenez des vêtements de deuil pour m'accompagner.

Le gendre de Luís de Barros s'était entre-temps enfermé dans sa chambre pour pleurer, et demander à l'âme de son beau-père de lui pardonner la faiblesse dont il avait fait preuve en se laissant menotter par le tempérament despotique de sa femme.

Une heure après, Dona Francisca et ses fils mirent pied à terre à la porte de Diogo de Barros.

Les dames de la maison demandèrent sèchement à leur parente si elle voulait que le convoi funèbre partît de là, ou du palais de Bemposta.

Dona Francisca ne répondit pas à la question, elle dit qu'elle voulait voir son père.

– Je vais vous conduire auprès de lui, cousine Francisca Teles, dit Diogo.

– Jorge est là ? demanda-t-elle.

– Non, Madame. Jorge se trouve avec deux médecins à son chevet parce qu'il a perdu connaissance à dix heures, quand le vieillard lui avait fait ses adieux, et qu'il n'était pas encore revenu à lui. Mes enfants et son écuyer António Soliz se trouvent près du cadavre.

– Allons-y, cousin Diogo, dit Dona Francisca. Ils entrèrent dans la chambre encore éclairée par les cierges, qui brûlaient à côté du Crucifié. On eût dit que de cette pièce était sortie, maniée par une main invisible, une massue de fer qui frappa la poitrine de cette femme. Elle fit, d'un bond, un pas en arrière, et pâlit comme si le cadavre se levait pour la maudire. Elle avança, s'appuyant au bras de Diogo, et recula encore, en murmurant :

– Je ne peux pas...

– Eh bien n'entrons pas, cousine... Je comprends votre horreur...

– Mon horreur ? demanda-t-elle, foudroyée.

– Oui !... Vous avez, Votre Seigneurie, rempli de fiel cet honorable cœur qui est étendu là, mort.

– Ne me dites pas ces choses-là maintenant ! s'écria-t-elle.

– C'est le moment où Dieu me demande de vous les dire, Madame.

– Vous me chassez, c'est ça ? dit-elle, lâchant son bras.

– Non, cousine, je ne vous chasse pas, parce que vous êtes la fille de Luís de Barros ; mais, lorsque sa dépouille quittera cette maison, nos relations connaîtront le même sort, elles finiront dans le caveau qui se refermera sur elle.

Dona Francisca tourna les yeux vers ses deux fils, qui fixaient Diogo, d'un air menaçant. Ils retournèrent au salon. La fille de Luís Barros s'assit, haletante, et dit :

– Puis-je savoir ce qu'est devenue la bague que mon père avait au doigt ?

– Oui, Madame. Cette bague que le duc de Bragança avait donnée à votre père, c'est votre fils Jorge qui l'a reçue en héritage.

– En héritage !... Nous verrons ! s'exclama-t-elle.

– Eh bien, nous verrons, Madame, répondit Diogo, je vous rappelle toutefois que le moment est fort mal choisi pour discuter de qui doit hériter de cette bague.

– Mais il faudra en discuter ! fit Garcia.

– Et il va le rendre, ce trésor appartient à notre mère, et à tous ses enfants après sa mort, dit Filipe.

– Respectez, Messieurs, la dépouille de votre aïeul ! s'écria Diogo de Barros en se levant, hérissé, tout pénétré d'une formidable majesté. Respectez la dépouille d'un saint homme que vous avez poignardé en ne lui épargnant aucun chagrin !

Dona Francisca se leva et dit :

– Allons-nous-en, mes enfants ! Veuillez dire à Jorge, cousin Diogo, poursuivit-elle, en faisant claquer un répugnant éclat de rire, de venir chercher son trésor quand il voudra.

– Nous l'attendrons... ajouta Garcia.

– Et le corps ? demanda le vieux fidalgo à Dona Francisca. M'accorderez-vous, Votre Seigneurie, l'honneur de lui donner une sépulture ?

– Oui, comme vous voudrez, je réglerai les frais, répondit-elle depuis la porte d'entrée.

– C'est une femme qui parle... dit un fils de Diogo de Barros.

– Et un homme ! répliqua Garcia.

– Deux, dit Filipe.

– Je sais déjà, rétorqua le fils de Diogo, comment le plus robuste des deux se débat sous le poids d'un genou.

– Il suffit ! s'exclama le vieillard, imposant le silence à son fils. Qui pourra dire l'infâme spectacle que vient offrir une fille du sang le plus ancien du Portugal auprès de son père mort !

Dona Francisca était descendue avec ses fils.

Le grand argentier prit, pour la première fois de sa vie, une décision sans consulter son épouse. Dès qu'il apprit ce qui était arrivé chez les parents de son beau-père, il sortit, s'enferma dans sa voiture dans l'intention de ramener la dépouille à Bemposta.

– Vous vous êtes conduits d'une façon ignoble ! dit-il à sa femme qui n'osa pas le contredire.

Diogo de Barros l'accueillit avec une froide courtoisie, et consentit au transfert du défunt, en voyant la componction que manifestait Plácido de Castanheda de Moura en baisant la main de son beau-père.

Comme il avait ensuite demandé à voir son fils Jorge, il le conduisit à la chambre où le jeune homme pleurait et séchait ses larmes sur la fébrilité cramoisie de ses joues. Plácido dit quelques mots affectueux à son fils, et ajouta :

– Ne dérange pas plus longtemps cette généreuse famille : reviens chez toi, dès que tu pourras.

Jorge répondit :

– Je ne reviendrai pas, mon père ; je vous baise les mains pour la charité dont vous faites preuve ; mais la volonté de mon grand-père s'impose autant à moi que s'il était vivant. Je suis de trop dans la maison de mes pères ; mais j'ai le reste du monde pour demeure. La terre est grande, et il n'y a pas là de malheureux qui n'ait pas une partie du ciel pour l'abriter.

Ils échangèrent quelques phrases. Plácido sortit afin de préparer le déplacement du corps ; à la tombée du jour, le cercueil de Luís de Barros était placé sur le catafalque de la chapelle de Bemposta.

## CHAPITRE X

**T**ROIS JOURS APRES l'inhumation de Luís de Barros, l'on continua les excavations et la démolition des magasins, des greniers et des caves de Bemposta. Les parties basses de ce palais faisaient penser aux ruines d'une maison incendiée. On enleva les dalles des cours, le revêtement des avenues du jardin ; les murs des appartements du vieillard défunt furent grattés et déplâtrés à tous les endroits suspects. Plácido de Casranheda se signait à l'abri des regards, et se disait :

– Un jour ou l'autre les toits vont s'écrouler sur nous ! Nous n'aurons plus ni maison, ni trésor !

Dona Francisca Pereira donna l'ordre de surveiller, la nuit, les entrées du palais, redoutant que son fils Jorge y pénétrât pour déterrer le coffre. Elle se montra suffisamment rusée pour convoquer le vieil écuyer de son père, et lui promettre de lui faire donation d'un certain nombre de maisons à Lisbonne, s'il lui donnait un indice qui lui permettrait de trouver l'endroit où son père avait enterré le trésor.

– Il ne me l'a jamais dit, Madame, répondit António Soliz.

– Et tu ne t'en es jamais douté ? reprit-elle.

– Je n'ai pas voulu non plus m'en douter, Madame. C'est une chose à laquelle je n'ai jamais pensé.

– Tu étais là, quand mon père a donné la bague à Jorge ?

– Non, Madame.

– Il ne t'a rien laissé, à toi ?

– Il m'a laissé plus qu'assez pour vivre tranquillement le reste de ma vie ; mais si vous avez besoin de ce qu'il m'a laissé, Votre Seigneurie, je viendrai vous le rapporter, et j'irai servir un maître, j'en ai encore les moyens.

– Qui te parle de ça, António !... répondit-elle... Ce que je voulais, c'est faire de toi un homme riche, mon vieil ami, de bien plus que je ne pourrais te réclamer sur ce que tu as !... Veux-tu être riche ?

– À quoi cela me servirait, à moi, d'être riche, Madame ? L'on vit de peu et l'on meurt avec beaucoup.

– Si tu étais riche, tu pourrais aider tes parents.

– Je n'en ai pas, ou je ne m'en connais pas, vous savez bien, Votre Seigneurie, d'où je viens ; quand vous étiez encore toute petite, je vous ai maintes fois raconté la funeste fin de mon père, et la mort atroce de ma mère.

– Je sais ; mais... réfléchis, c'est toujours bien d'être riche... Et d'ici peu, tu disposerais de mes meilleures maisons de la rue des Esteiras, et du meilleur potager de Campolide.

António soupçonna une proposition avilissante. Son visage prit la teinte de la chaux, il leva la tête, ulcéré, et dit.

– Je ne vois pas ce que vous voulez me dire, Votre Seigneurie ; n'oubliez pas, Madame, que vous parlez à António Soliz, que vous connaissez depuis plus de quarante ans ! Écoutez, j'ai mon honneur de pauvre, Dona Francisca, vous devez me connaître...

La fidalga exaspérée l'interrompit :

– Je te connais, je te connais : tu étais un domestique de mon père.

– J'ai rempli cette honorable fonction, Dieu m'en a démis.

– C'est bien... Tu peux disposer... Que Dieu veuille que cette bague ne te coûte pas cher, à toi...

– Je ne me soustrais pas, Madame, répondit sereinement Soliz, aux ordres de Votre Seigneurie, je suis là, et où vous saurez que je suis.

– Va-t-en ! J'en ai plus qu'assez de ce verbiage ! lança, pour finir, cette dame irascible.

António s'inclina profondément, pour prendre congé de la façon la plus respectueuse qui soit, et sortit.

Jorge écouta le récit que fit l'écuyer de ce qui s'était passé. Ils devinèrent tous les deux aussitôt que Dona Francisca avait l'intention d'inviter l'écuyer à voler la bague ou à lui dire quelles lettres étaient gravées sur l'anneau.



Selon Diogo, il fallait, conformément aux volontés du défunt, que Jorge de Barros quittât Lisbonne et partît outre-mer, ou qu'il s'installât dans une région éloignée de la capitale jusqu'à ce que se présentât une meilleure occasion de récupérer la pomme de discorde, le fameux trésor, cette boîte contenant le poison qui avait déjà infecté plusieurs vies.

Jorge suivit cet avis qui répondait exactement au sien. Son cœur l'entraînait dans la province de la Beira. La souffrance qu'il ressentait encore en songeant à son grand-père était encore aiguësée par la crainte de voir Sara appréhendée. Il s'était passé quinze jours depuis la dernière lettre qu'il avait reçue de son amie, par l'intermédiaire de la gouvernante de la duchesse. António se rendit au palais de Cadaval, parla au duc, et apprit que, pour abuser les espions du Saint-Office, il avait conseillé à son invitée de n'entretenir temporairement aucune correspondance avec qui que ce fût. Le duc fit savoir au petit-fils de Luís de Barros que les instructions du tribunal s'étaient adoucies, depuis qu'il avait mis le grand inquisiteur au fait du caractère vindicatif et partial de la plaignante ; malgré ce répit, il était, cependant nécessaire, le duc insistait là-dessus, de se méfier des poussées de fièvre saisonnières du sanguinaire lion de Saint Dominique.

Le 10 janvier 1700, Jorge de Barros, et son écuyer António Soliz quittèrent Lisbonne, et prirent la direction de Guarda, avec de précieuses lettres de recommandation pour l'évêque et les principaux fidalgos de la ville. Dès qu'il eut rencontré les nobles qui se disputaient l'honneur de l'héberger, il se ménagea l'estime de tous, et suscita, autour de lui, de sincères affections, qui le dédommageaient de l'ingratitude et de l'hostilité des siens, sans atténuer le chagrin d'avoir perdu son grand-père.

Conscient de la pureté des sentiments de Jorge pour la fille des Hébreux morts sur le bûcher, Simão de Sá annonça à sa pensionnaire la mort de Luís de Barros, et l'arrivée de son petit-fils à Guarda. Il lui permit d'écrire une lettre de condoléances, qu'il alla porter lui-même à Jorge.

À la mi-février, après un échange de correspondance entre les deux amis d'enfance, Jorge partit de Guarda, et descendit chez le riche Israélite de Covilhã.

Ce fut pour Jorge de Barros l'aube d'une période de bonheur serein. C'était la première. La famille de l'Hébreu abritait en son sein des jeunes filles et de jeunes hommes d'une civilité, d'une vertu, d'un savoir exemplaires. Simão de Sá passait pour observer fidèlement les préceptes du christianisme ; tous ses enfants avaient, dès leur naissance, été ondoyés sur les fonts baptismaux. En acceptant d'être aussi hypocrite que les persécuteurs des Juifs, Simão inspirait autant de confiance qu'un

vieux chrétien, il pouvait faire du commerce tranquillement et normalement. L'on menaçait parfois de l'inquiéter ; il mettait régulièrement un terme à ces velléités en versant une certaine somme d'argent sur le comptoir où les prêtres qui outrageaient le Christ négociaient la paix des Hébreux influents.

La vie intime de cette famille juive était patriarcale. Jorge fut surpris de la réciprocité de l'amour entre les frères, de la tendresse de Rebecca pour ses enfants, du respect que lui montraient ces derniers, de la dévotion de leur amour pour leurs parents.

Sarah était plus jolie que jamais. Ce climat de paix distillait un air salubre pour ses poumons, et dispensait la lumière de la dignité à son esprit. La tristesse de son cœur l'affectait sans l'entamer, parce que l'espoir lui souriait, et que la promesse de Jorge était aussi sacrée pour elle que pour Simão de Sá les six-cent-trois préceptes de la loi expliqués par Abraham de Ferrara, le médecin portugais, son ancêtre.

Jorge racontait à Sara, avec une suave douleur, ses chagrins, depuis qu'elle était partie du couvent de Madre de Deus. Elle l'écoutait, avec l'air mélancolique de Ruth, en lui jetant des regards respectueux, comme si elle voyait en ce jeune homme, si noble, si maître de lui, le Booz des saintes Écritures. C'est ainsi qu'ils s'aimaient, en se voyant continuellement réfléchis dans leurs yeux, sans hasarder un seul mot sur leur avenir à tous les deux.

Jorge apprit que la protégée de son grand-père était revenue, de tout cœur et en toute conscience, aux pratiques de la religion juive, et s'y adonnait secrètement pour ne pas causer de désagréable surprise à son ami. Il s'aperçut, durant le premier mois de son séjour chez Simão de Sá, du quinze février au quinze mars, qu'on avait célébré quatre fêtes et respecté solennellement quatre jeûnes.

Il demanda à Sara :

– À quoi correspondaient ces quatre festivités ?... Tu ne me réponds pas, mon amie ?! Il est si sacré, ce mystère, que tu me le caches, même à moi !

– Non, je vais vous le dire, si vous y tenez, Monsieur Jorge... Ce mois-ci est celui d'Adar qui commence mi-février chez les Galiléens. Le huitième jour, nous jeûnons, pour célébrer la mort de Moïse. Le neuvième, nous jeûnons parce que c'est la séparation des écoles de Shammaï et de Hillel. Le treizième jour, c'est le grand jeûne d'Esther, le quatorzième correspond à la grande fête de Pourim, ou de la délivrance de notre peuple. Nous aurons ensuite le mois de Nisa. Demain nous jeûnerons en souvenir de la mort de Nadab et Abih, les fils d'Aaron. Le quatorzième, ce sont nos Pâques. Le quinzième, le seizième et le vingt-et-unième, nous jeûnerons à cause du premier, du second et du dernier jour des azymes, le vingt-sixième nous commémorerons la mort de Josué, fils de Noun. Si vous voulez, dit Sara, je vous apprends tout notre calendrier.

Non, dit Jorge, ce que j'aimerais vraiment, c'est lire vos livres. Monsieur Simão me permettra-t-il de les voir ? Il me semble que je les ai entrevus dans une pièce que je n'ai plus vue ; et je ne sais où elle se trouve, c'est une grande bibliothèque..

Sara sourit et dit :

– Je l'ai vue, Monsieur Jorge, vous pouvez la chercher dans toute la maison sans la trouver, sauf si monsieur Simão vous dit d'appuyer sur un bouton de bronze de la taille d'une bague. Mais, si vous voulez, je ferai en sorte qu'on vous ouvre la porte.

– Je le souhaite vraiment, mais n'allez pas, pour cela, inquiéter notre vieillard...

Simão de Sá amena ce jour-là Simão de Barros à sa librairie. En guise de rideau à la porte de la bibliothèque, l'on voyait un panneau qui représentait le Sermon sur la Montagne, un tableau fallacieux qui permettait à l'Hébreu d'édifier ses hôtes chrétiens. Le tableau s'enroula quand le doigt de Simão appuya sur la tête dorée du clou auquel le panneau était suspendu. Il découvrit, sur le mur, une surface couverte de toile comme le reste de la pièce. L'Hébreu se pencha : il appuya sur un autre bouton, qui fit remonter une sorte de tenture.

Vous avez là mes livres, Monsieur Jorge. Vous n'en lirez pas un grand nombre, ils sont en hébreu ; mais il y en a beaucoup en latin, en castillan et en portugais. Voilà le *Livre de la foi démontrée par la raison* de Scem Tou de Léon. Voilà le *Livre des justes*, de Samuel Chasid, imprimé en 1581. Celui-là, c'est le *Pain des larmes*, de Samuel Ozeda de Saphet. Voici le *Talmud* abrégé par Salomon Luria, et la *Lampe d'or* du même écrivain. Vous avez là la *Justice des siècles* et seize volumes de plus d'Isaac Abranavel, un juif portugais, descendant de David, né à Lisbonne en 1437, mort à Venise en 1508, quand il s'y est rendu pour réconcilier les Portugais avec les Vénitiens. Il y a là le *Flambeau de la préception* et six volumes de plus de l'Israélite portugais David Ben Don Joseph Abem Jachia, mort en Italie en 1549. Celui-là, c'est le *Livre de la lumière* de Jos Ciiahu, un Hébreu portugais. Je vous offre à présent le livre de mon ancêtre Abraham de Ferrara qui a exercé la médecine à Lisbonne. Il est fort beau, cet autre livre d'Abraham Sabua, un Portugais lui aussi: il a pour titre : *Le Bouquet de myrrhe*. Voilà de célèbre commentaire du Pentateuque d'un médecin de Porto, Menachem Porto, le père du cabaliste Abraham Ben Sechiel Cohen Porto, dont je vous offre les *Villages de Jaïr*, il est bien agréable à lire. Il y a là, en fin de compte, Monsieur Jorge de Barros, mille volumes d'auteurs juifs.

Jorge commença par lire le *Pain des larmes*. Sara et Judih, la fille de Simão, s'assirent de chaque côté de sa chaise pour l'écouter. C'était un délicieux tableau à peindre !

## CHAPITRE XI

**L'**ON CESSA LES EXCAVATIONS à Bemposta. Dona Francisca Pereira consulta des jurisconsultes pour qu'ils l'autorisent à demander l'incarcération de Jorge, pour avoir volé la bague. Les hommes de loi lui refusèrent d'appuyer une atteinte aussi scandaleuse à la saine morale des familles, et à la possibilité que les lois accordent à un aïeul de donner à son petit-fils une bague à laquelle n'est attaché aucun droit, qui n'a été légué à personne d'autre par un document officiel.

Au même moment, Dona Francisca Pereira apprit que son fils était parti de Lisbonne pour la Castille, une fausse rumeur que les fils de Diogo de Barros s'employèrent à répandre.

Les ouvriers qui avaient travaillé aux excavations s'efforcèrent de combler les trous et de reconstruire les murs écroulés, mais, dans les parois de l'ancien palais, il arrivait que certains murs se démantelassent tandis que les maçons en refaisaient d'autres. La fidalga scrutait les murs renversés ; mais son enthousiasme, ses espoirs s'étaient évanouis plus vite que les arômes qui n'avaient rien d'oriental du coffre salué par de telles manifestations de joie.

Dona Francisca Pereira disait :

– Si cette maison n'était pas inaliénable, et si le coffre ne s'y trouvait pas, on la vendrait : elle est très vieille, et elle pue, elle empeste depuis qu'on a fait des trous dans les entrepôts.

Quelques jours après qu'elle eut tenu ce discours, le grand intendant de la cour vint la voir pour lui annoncer de Dom Pedro II voulait lui acheter le palais, les potagers, les jardins, et les bois attenants, afin d'y construire un palais royal pour sa sœur Dona Catarina, veuve de Charles II, roi d'Angleterre.

Disons quelques mots sur cette reine.

Vous savez, cher lecteur, que le fils libertin et appauvri de Charles I<sup>er</sup>, avait reçu du Portugal deux millions de cruzados, et l'île de Bombaim ; et, en plus de cette somme ténorme pour cette époque, il avait également obtenu la main de la sœur d'Afonso VI.

Dona Catarina était une femme douée de remarquables vertus, et qui se distinguait parmi les plus remarquables princesses de son temps ; mais la nature s'était montré chiche, en ce qui la concerne, sur le chapitre de la beauté.

Un poème d'un auteur éminent parmi ceux qui célébrèrent ce pompeux mariage, vante la beauté de cette princesse. Voici un fragment de la muse généreuse de l'admirable poète de Barcelos. La reine a déjà embarqué

pour rejoindre l'Angleterre ;

L'on voyait son heureux vaisseau pavoisé  
Flammes, drapeaux tremblants ;  
Et le vaisseau de Colchos célébrée  
Se trouvait parmi les étoiles, enviant  
Le chariot de la Déesse courtisée  
Qui de Chypre avance les pâquerettes foulant,  
Voyant sur ce vaisseau la plus haute beauté  
Déprécia pour une fois sa destinée.

Il est possible que cette octave ne vaille rien ; mais elle a le mérite de suggérer l'idée d'une escadre, parce qu'elle compte trois vaisseaux.

La deuxième est plus élaborée, et n'a rien à envier à l'autre dans l'exaltation de la beauté de la reine :

Les chevaux du soleil qui chaque jour  
Paissent les étoiles, désaltérés de saumure,  
Si Phaéton leur lâche la bride  
Il se verra pour la seconde fois précipité ;  
Il ne pensera plus qu'à ça, tout ce qui le déride  
Catarina en restera maîtresse, il ne songera  
Qu'à prendre la route de l'Orient,  
En prenant ce vaisseau, qui jamais n'y consent.<sup>1</sup>

Les poètes représentent un dédommagement pour les femmes laides, surtout si ce sont des princesses. Les historiens n'ont pas les mêmes scrupules. Goldsmith a réduit à de fort minces proportions la beauté de Dona Catarina pour expliquer le désamour et la dépravation de Charles II. En historien plus scrupuleux, David Hume s'exprime ainsi :

"Des témoins dignes de foi disent que Charles II a décidé d'épouser une princesse du Portugal, sans prévenir ses ministres, ni céder à aucune représentation. Le chancelier, Ormond, et Southampton essayèrent d'entamer sa résolution en émettant de nombreuses objections, en mettant surtout en avant la rumeur généralement répandue que la princesse était incapable de concevoir ; tous les arguments furent nonobstant réfutés. Le projet fut présenté au conseil, acclamé par tous ses membres qui approuvèrent le prince, le parlement donna, lui aussi, son consentement. C'est ainsi que fut conclu, sous les couleurs d'un

---

<sup>1</sup> Ces vers sont d'António Vilas-Boas e Sampaio : "*Regrets du Tage et de Lisbonne après le départ de Madame Catharina (sic), reine de Grande-Bretagne.*"

universel accord, ce désastreux mariage avec Catarina, une princesse aux vertus immaculées, quoiqu'elle ne fût jamais parvenue à se faire aimer du roi, pour ses propres grâces. Il semble cependant que le bruit de sa stérilité se révélait parfaitement infondé, puisque, à deux reprises, on annonça son état de grossesse<sup>1</sup>."

Faute d'avoir inspiré de l'amour à son mari, la sœur d'Afonso VI s'épura dans l'amour de Dieu. Elle écrivait des lettres fort catholiques au pape Alexandre VIII et aux cardinaux, pour leur demander de nommer des évêques au Portugal, et d'assurer la prospérité des catholiques en Angleterre. Elle mena une guerre diplomatique contre les hérétiques, alors que son mari favorisait la Réforme. Elle écrivait également des lettres au provincial des moines d'Arrábida au Portugal, pour lui demander huit frères, dont *un prédicateur irréprochable, et les plus aptes à entonner notre chant, que l'on adoptera dans notre chœur.*"

Et les moines s'en furent l'aider à passer un temps qui traînait en longueur. Pauvre femme ! Quelle distraction que celle-là ! Huit frères d'Arrábida ! Quel pieux martyr, et quelle âme si fêtée de Dieu, partie à la conquête de la béatitude ! Cela ne l'empêcha pas, malgré une vie aussi pieuse, d'être accusée par le parlement de vouloir administrer un poison à son mari ! Le roi intervint lui-même pour la défendre, ainsi que son honneur. Quelques députés jugeaient qu'il fallait couper la tête de Catarina avec la lame qui avait tranché celles de Charles I<sup>er</sup> et de Marie Stuart ; mais l'ami exilé d'Afonso VI, le marquis de Castelo-Melhor, présenta tant de requêtes pour défendre la sœur de son roi devant ses ennemis conjurés, qu'il parvint à lui éviter même la prison. En paiement de ces bons et capitaux services, la reine lui donna beaucoup d'argent, et force bijoux, qui lui servirent à fonder le majorat auquel il donna le nom de Santa Catarina, pour commémorer cette malheureuse et généreuse dame. Les moineillons se virent eux aussi à deux doigts d'être pendus. Les parlementaires encerclèrent un jour leur couvent, et y pénétrèrent pour chercher des armes. Ils trouvèrent des disciplines. Castelo-Melhor les décrocha de leur clou, et dit aux fidalgos qui avaient mené l'assaut : "Voilà, Messieurs, les armes avec lesquelles ces pauvres gens essaient de vous subjuguier, et si leurs accusateurs se servaient de tels instruments, ils vous épargneraient cette visite, et au peuple les troubles dans lesquels il se débat." Malgré cela, d'après un historien d'Arrábida, ses frères eurent souvent le couteau sous la gorge.

Charles II mourut en 1685, après s'être converti à la foi catholique. Huit ans après, Dona Catarina écrivit à son frère Pedro II pour lui exprimer son désir de rentrer au Portugal, après une absence de près de vingt-trois ans. Le roi du Portugal s'occupa aussitôt du transfert de sa sœur. Le 20 janvier 1693, la reine de Grande-Bretagne fit son entrée à Lisbonne, et se

---

<sup>1</sup> Histoire de l'Angleterre – t. 6 , p.144-145. V. de Campenon - 1839

retira au palais d'Alcântara. Elle le quitta pour le palais du comte de Redondo à Santa Maria, et peu satisfaite de ce séjour, elle s'en fut chez le comte d'Aveiras, à Belém. Pour finir, elle décida de construire un palais sur le domaine de Bemposta.

Ces fades digressions étaient nécessaires pour expliquer à qui lira ces lignes la démarche du Grand Intendant du palais auprès de Dona Francisca Pereira Teles et de son mari Plácido de Castanheda Moura.

## CHAPITRE XII

**S**I PAR HASARD Dona Francisca Pereira avait aimé sa maison de Bemposta, il lui aurait été inutile de répondre au roi qu'elle n'était pas à vendre. Heureusement pour elle, cette demeure était en mauvais état, c'est pour cela que les ordres du roi la ravirent. Elle se prépara aussitôt à déménager, pour s'installer au palais de la Pampulha.

Nous allons textuellement reproduire l'acte de vente à partir du Tome neuf du *Cabinet Historique*, de frère Cláudio da Conceição<sup>1</sup>, en voici les termes :

*Ce quatrième jour du mois de Juin 1701, dans la ville de Lisbonne, rua dos Mouros à São Pedro de Alcantara, dans les maisons où vivait le conseiller Bartolomeu de Sousa Maxia, juge des comptes du royaume et de la Maison du Roi, en la présence du procureur des Hébreux, et de Sebastião Leite de Faria, secrétaire des dépêches des comptes, au nom, et comme représentant de Plácido de Castanheda Moura, grand argentier des dits comptes, en vertu de la procuration qu'il a présentée, ainsi que du docteur Manuel Gomes de Palma, représentant Dona Francisca Pereira Teles, épouse du dit Plácido de Castanheda de Moura, il a été dit devant le tabellion, qu'ils étaient maîtres et propriétaires de quelques maisons, et d'autres, petites, ainsi que de leurs potagers, situés dans cette ville, rua Larga de Bemposta, dont une partie représente le majorat que le dit Plácido de Castanheda Moura administre au nom de sa femme, et l'autre est libre et dégagée de tout droit, lesquelles en dépendent toutes dans les limites justifiées et dues, comme elles doivent en dépendre en droit ; sur lesquelles on compte bâtir un palais pour la reine de Grande-Bretagne, vu que le dit seigneur a donné l'ordre de les vendre suivant l'évaluation qu'il a faite de leur valeur, à savoir, pour ce qui est du dit majorat, pour un prix de seize contos et quatre-cent-soixante-seize réis, dont le dit seigneur proposerait des intérêts royaux en subrogation personnelle, et libre d'un montant de douze contos et*

---

<sup>1</sup> Pages 296 et suivantes.

*soixante-dix-sepmille-cinq-cents-quarante-sept-réis, le dit Plácido et son épouse ont décidé de de vendre et subroger les dites maisons pour la somme fixée. Le dit seigneur donnera un intérêt royal dont le dit morgado aura la jouissance, eu égard à la part qu'a prise le dit morgado, compte tenu de sa nature, une chose étant subrogé à une autre, de sorte que les dites maisons du morgado soient libérées à l'intention de la dite reine, pour qui Sa Majesté Dom Pedro les a fait acheter, pour qu'elle en usât à sa guise, et la dite somme que l'on donnera des intérêts royaux seront remis au dit morgado, le dit Plácido les administrera au nom de son épouse ; ainsi qu'une partie des maisons qui peuvent être mises en vente pour douze contos et neuf-cent soixante-dix-sept-cinq-cent-quarante-sept-réis, dont il a tout de suite reçu l'intégralité en espèces, sous la condition suivante :*

*Il a été dit par la dite Dona Francisca Pereira Teles que son père, le grand argentier, Luís Pareira de Barros lui avait dit qu'à l'occasion de troubles, il avait déposé dans les dites maisons, en secret, une grande quantité d'argent, dont l'emplacement était indiqué dans une inscription sur une bague qu'il portait à son doigt, et dont il avait demandé qu'à l'heure de sa mort on la lui enlevât ; et, comme la dite bague a disparu, et que l'on n'a pas trouvé le dit argent, au cas où il réapparaîtrait et qu'on le découvrit, il leur appartiendra à eux les vendeurs in solidum ou à ses héritiers et successeurs !*

*C'est ce qu'ont permis, demandé, et signé... etc.*

Suivent d'autres conditions stipulées sur le paiement des intérêts aux représentants, qui n'apportent rien à l'intrigue de ce récit.

Quand est arrivée à Covilhã, par une lettre de Diogo de Barros, la nouvelle de la vente du palais de Bemposta et une copie de l'acte, Jorge tint le trésor pour perdu, que ce fût sa famille qui se l'appropriât, qu'il fût dérobé par les maçons ainsi que par les ouvriers participant aux travaux, durant lesquels les maisons, les jardins, comme les potagers et les bois devaient être complètement retournés à partir de leurs fondations et de leurs racines. Non sans raison, il estima que le fruste Neptune serait décollé de son socle, et que le bassin de retenue resterait à nu. Cette crainte fondée l'affligea fort, parce que, dans ce coffre, outre la richesse qui devait servir à des satisfactions qu'il pourrait s'accorder, se trouvaient des objets qui avaient une valeur sacrée pour son grand-père et pour lui.

Malgré les objections de Simão de Sá, Jorge conçut le projet de se rendre, avec sa permission, à Lisbonne, de pénétrer dans le domaine pendant que s'effectueraient les travaux de démolition dans la maison, et de s'emparer du coffre. Cela semblait facile et indiscutable. Les raisons avancées étaient convaincantes, et il mettait en avant un argument d'une grande force :



– Si mon grand-père savait que je n'ai rien fait pour sauver ce trésor de mains étrangères, ou même des griffes de ma mère, il me maudirait.

Il s'empressa donc d'exécuter son plan, qui ne présentait à ses yeux aucune difficulté.

Il faut savoir que, depuis qu'on avait commencé à démolir les bâtiments, Filipe, Garcia, et d'autres familiers de Dona Francisca surveillaient ensemble ou à tour de rôle les maçons et les terrassiers. On n'ignorait rien, à Lisbonne des conditions stipulées dans l'acte : beaucoup de gens, poussés par la curiosité, venaient voir les travaux de Bemposta dans l'espoir d'assister à l'exhumation du trésor, les plus imaginatifs assurant qu'elles étaient immenses, les richesses qu'Afonso VI avait confiées, avant d'être appréhendé, à son ami Luís Pereira de Barros.

Certains ouvriers de ces travaux de reconstruction, se concertaient pour dissimuler à la vigilance des guetteurs les emplacements où ils trouveraient quelque indice trahissant l'emplacement du coffre enterré. Réveillés en sursaut par l'aiguillon de la cupidité, ceux qui étaient de garde auprès des outils se levaient à minuit, pour creuser et retourner les gravats, jusqu'au point du jour, aux endroits qu'ils avaient intentionnellement négligés la veille. De sorte que les avenues du palais presque en ruines étaient aussi bien surveillées le jour que la nuit.

Prévenue de ces travaux nocturnes, Dona Francisca Pereira, demanda à des serviteurs de confiance de passer la nuit sur le chantier, ceux-ci, de connivence avec les maçons, poursuivaient leurs travaux d'excavation, étant bien entendu qu'ils se partageraient fraternellement le trésor.

Après avoir fouillé à l'intérieur des bâtiments, ils commencèrent à déchausser et à creuser le sol des tonnelles, et sous les dalles des fontaine. Ils en vinrent à dégarnir les murs de leurs azulejos, et à renverser les statues du jardin pour disjoindre les pierres de leurs socles. Les ruines ne cessaient de s'étendre, nuit et jour, en l'espace de trois semaines.

Les infatigables explorateurs s'approchèrent une nuit du bassin de Neptune ; certains sautèrent dedans ; ils soulevèrent le couvercle de l'aqueduc, là où, en d'autres temps, on désobstruait la canalisation. Ils en palpèrent les bords. Le plus hardi s'engagea dans l'orifice, et revint en sacrant, vouant au diable l'âme et les bras de celui qui avait enterré l'argent qui les faisait veiller toute la nuit. Le dieu de la mer, qui se trouvait là, la bouche ouverte, semblait se moquer d'eux. L'un des maçons, avisant la tête de Neptune, dit qu'il la lui casserait, si ce n'était pas une représentation de Saint Pierre. Un autre lui demanda pourquoi il avait une fourche à la main, alors que Saint Pierre n'utilisait que des clés. Pour répondre à cette critique, le premier précisa à son camarade qu'un bâton avec trois crochets au bout, c'était un outil pour aller à la pêche, à l'époque où le saint vivait de la pêche ; voilà pourquoi les anciens

l'avaient mis dans un bassin.

Sur ces considérations et d'autres qu'ils n'avaient pas lues dans les florilèges, ni dans la *Légende Dorée* de Voragine, les maçons s'éloignèrent, et s'en allèrent démolir un pavillon d'été à moitié démantelé au fond du bois.

L'une de ces nuits d'août, vers onze heures, deux particuliers encapuchonnés s'approchèrent assez des chantiers de Bemposta pour être aperçus par quelques maçons couchés qui s'entretenaient sur une terrasse, à l'endroit où se trouvait la cour du palais de Bemposta. : leur calme impressionnant et le capuchon qui dissimulait le plus clair de leur visage, c'étaient autant de détails qui n'allaient pas sans éveiller les soupçons des limousins.

C'étaient Jorge de Barros et son écuyer António Soliz.

Jorge s'arrêta devant ces ruines et dit :

– Regarde, António, la maison de mon grand-père...

Le vieillard, les yeux baignés de larmes, ne put lui répondre que par des sanglots :

– Cela fait neuf mois à peine que nous sommes partis par cette porte avec mon grand-père dans nos bras !... continua Jorge. Toutes ces transformations, António !... Quel changement !

– Ne vous laissez pas abattre, Monsieur Jorge, dit l'écuyer. Pensons à ce pourquoi nous sommes venus... Je vois dans la cour des hommes qui nous regardent...

– Qu'est-ce que ça peut nous faire ? Passons notre chemin. Faisons le tour du domaine, il se peut qu'une partie du mur soit déjà rasée. D'après moi, c'en est fait du bassin de Neptune...

Ils contournèrent le mur du domaine, et ne trouvèrent aucun passage accessible. Ils revinrent sur les lieux, la nuit suivante, en prenant une échelle pour le passer. Ils s'arrêtèrent de nouveau devant la façade du palais. L'écuyer voulut éviter que son maître s'approchât d'un maçon qui était sorti dans la rue, s'était assis sur une frise à un angle du bâtiment et jouait d'une mandore, en chantant des couplets sur les deux encapuchonnés dont il imaginait qu'ils étaient amoureux de filles de l'endroit. En voici les paroles :

*Ah, méchant clair de lune,  
Tu es mon ennemi,  
À cette porte, il y en a une,  
Par ta faute, je serai pris.*

Le maçon n'était pas l'auteur du couplet, il n'était pas tenu d'être plus orthodoxe que le ménestrel. Jorge s'approcha du malicieux trouvère et lui dit :

– Bonne nuit, mon ami.

– Dieu vous garde, Monsieur ! répondit courtoisement le maçon, en voyant briller, à l'ourlet de la redingote de l'encapuchonné, l'extrémité jaune d'une gaine.

– Vous jouez de la mandore pour vous distraire ? reprit Jorge.

– C'est ça, Monsieur.

– Ça avance, les travaux ?

– Au galop ; on n'épargne ni les bras, ni l'argent.

– Et il s'est montré, ce fameux trésor ? continua Jorge.

– Des clous ! On a fait des trous dans ce sol autant cracher en l'air ! Le domaine est tout miné, et ce qu'on a trouvé jusqu'à aujourd'hui, ce sont des cailloux. Ce vieillard qui est mort, à mon avis, il a enterré autant d'argent sur ses terres que j'en ai sur moi, autant dire pas un sou !

– Vous avez miné la ferme aussi ? demanda Jorge, en manifestant un certain intérêt.

– Oui, Monsieur ! Tout est par terre.

– Et vous êtes arrivés dans les taillis ?

– Bien sûr ! Comme notre seigneur, le soleil ! Il y avait là un pavillon d'été, avec une porte pointue, à l'ancienne ; on a tant fait qu'on dirait une citerne.

– Vous avez donc démolé aussi le bassin...

– Le bassin où il y a un Saint Pierre avec une fourche ? Il n'y a rien, là. Je crois que c'est par respect pour le saint qu'on ne l'a pas abîmé, mais des hommes se sont introduits dans le regard il y a quatre nuits, ils en sont ressortis sans un liard. Les fils de monsieur le grand argentier à qui il était ce palais, ils y sont allés, eux aussi, dès qu'ils ont appris que les maçons y avaient été. Les fidalgos se méfient de tout le monde, et ne veulent pas partir d'ici. Pendant la journée, ils viennent en personne, et la nuit, ils envoient des domestiques faire le tour de la maison et du domaine. En fin de compte, demain, ou plus tard, tout se retrouvera au ras du sol, et dès que l'on jettera les fondations, si l'argent est là, il y restera.

Craignant qu'une question irréfléchie de son maître ne donnât au maçon une idée de l'emplacement du coffre, l'écuyer l'éloigna de là en le tirant doucement par le bras.

Dona Francisca Pereira Teles apprit à ce moment précis, par une lettre de dénonciation, que son fils Jorge était parti de Covilhã.

Grâce à l'influence de son mari, mettant à contribution les receveurs de tous les chefs des districts, la prudente fidalga était parvenue à poster, de Guarda à Covilhã, un guetteur attaché aux pas de son fils. Le prendre sur le fait tandis qu'il essaierait de récupérer le coffre, c'était le dernier espoir, le plus grand projet de cette dame infatigable. C'est la raison pour laquelle elle renonça à harceler le Conseil Général de la Sainte Inquisition, formé de moines dominicains. Elle était assez bien inspirée

pour estimer que mettre la juive en fuite, au cas où elle se trouverait à Covilhã, cela reviendrait à faire fuir le détenteur du secret. Que le coffre fût perdu, fût-il aussi perdu pour Jorge, ce n'était pas pour elle une consolation satisfaisante. Dona Francisca préférait cet argent au plaisir de voir Sara au bûcher, elle choisissait du moins l'avantage le plus incertain, vu que les moines étaient moins habiles pour déterrer des trésors que pour envoyer en enfer une âme extraite d'un corps grillé.

Après avoir reçu cette nouvelle, confirmée le lendemain, en personne, par un individu qui avait suivi l'itinéraire de Jorge, à une distance de cinq lieues, Dona Francisca se réunit en conseil avec ses fils, qui, dès qu'ils furent alertés, partirent avec leurs domestiques faire des rondes autour de la rue de Bemposta, une heure après que Jorge se fut retiré chez Diogo de Barros. La nuit suivante, Garcia et Filipe décidèrent de s'embusquer avec leurs domestiques aux alentours du palais, entre les arbres du domaine, et attendirent son passage probable par les murs.

Leur plan consistait à voir la direction que prendrait Jorge ; et, aussitôt qu'il trahirait par le bruit qu'il ferait en déplaçant une pierre à l'endroit où se trouverait le coffre, le faire fuir en tirant des balles à blanc. Les entrailles maternelles de Dona Francisca Pereira tirèrent parti du fait que l'on ne ferait couler le sang qu'en dernier recours.

À la tombée de la nuit, les frères de Jorge se postèrent, avec quatre domestiques à l'intérieur du domaine, et laissèrent le soin de faire des rondes autour du palais au plus brave, au plus adroit de tous, bien que sexagénaire, naguère cocher du défunt Luís Pereira de Barros. Quoique d'un caractère assez bas pour trahir la confiance de sa patronne, cet homme gardait une fibre intacte dans son cœur : c'était sa reconnaissance envers le vieil écuyer António Soliz, qui l'avait souvent tiré d'affaire lorsqu'il était, faute d'argent, pris à la gorge au milieu du mois, après avoir dépensé dans des tavernes et des bordels ses gages et les sommes supplémentaires que le fidalgo lui donnait pour l'entretien des écuries. Chaque fois, en outre, que Luís de Barros voulait le congédier pour d'autres raisons, l'écuyer sollicitait le pardon pour ce domestique, et obtenait que leur maître se montrât indulgent. Si l'écuyer avait pitié de cet homme, c'était parce qu'il avait connu un sort identique au berceau. La foule déchaînée avait en 1640 tué son père, un inoffensif arquebusier, qui remplissait ses obligations de soldat à la porte du palais, et n'avait même pas pointé son arme sur la poitrine des envahisseurs. Luís de Barros avait eu pitié de la veuve et de son fils nouveau-né, les avait nourris, et pris à son service le garçon affligé d'un mauvais fond, mais protégé par la commisération du fidalgo, et la bonté de l'écuyer.

Celui-ci était donc chargé de veiller à ce que Jorge ne s'introduisît pas à l'intérieur par une porte du palais presque ruiné. À la fin d'après-midi, il s'en alla pour se rendre chez Diogo de Barros. Il demanda à voir António Soliz et comme on lui disait que c'était impossible, il insista, en disant :

– Allez, ne cherchez à me rouler, ce n'est pas nécessaire... Dites-lui que c'est Bonifácio, le cocher, qui se trouve à la porte.

Mis au fait, António se montra, et n'hésita pas à faire venir Jorge dès que Bonifácio lui eut raconté la façon dont la fidalga avait appris leur arrivée à Lisbonne.

Jorge écouta les détails de l'embuscade, paya généreusement la dénonciation, et renvoya le cocher de son grand-père. La même nuit, il disait à son oncle, Diogo de Barros :

– Je suis une âme basse, mon oncle.

– Pourquoi, Jorge ?

– Parce que j'ai laissé un trésor renfermant d'inépuisables joies pour venir en chercher un autre dont la conquête pourrait me coûter la vie ; si j'étais parvenu à me sortir sans dommage de ce haut fait, l'or et les pierres contenus dans ce coffre ne suffiraient pas pour acheter un plaisir. Tant pis pour cet argent qui est entaché d'une fatale condamnation ! Je m'en vais en toute hâte chercher le trésor que j'ai abandonné ; et celui-ci, je sais et je jure que je vais le trouver... c'est le cœur de Sara.

Cette même nuit, il partit de Lisbonne.

### CHAPITRE XIII

**D**ONA FRANCISCA douta des informations que lui donnaient ses espions de Guarda et de Covilhã, après avoir attendu huit jours pour rien à Bemposta.

Tandis que les fidalgos luttèrent contre le sommeil pour réveiller leurs domestiques, et passèrent la nuit cachés entre les branchages et les tas de gravats, le vieux Boniface rafraîchissait ses cheveux blancs dans une taverne de Andaluz, ou s'endormait, tout à fait rassasié, sur la paille la plus proche d'une pipe de Colares<sup>1</sup>. L'estomac plein, les poches encore plus, la conscience on ne peut plus nette, Bonifácio avait l'impression de savourer sur terre les célestes délices de ses bonnes actions.

L'on finit par mettre un terme aux rondes et relèves de rondes, après que l'on eut prévenu Dona Francisca du retour de Jorge à Covilhã. Elle crut alors que son fils avait déterré le trésor dès la première nuit, quand il était arrivé à Lisbonne. Elle fit demander aux maçons si un inconnu s'était présenté au domaine cette nuit-là. Un maçon lui raconta qu'il avait parlé à des hommes enveloppés dans des capuches, et lui rapporta certaines questions que l'un d'eux lui avait posées. Cela suffit pour que Dona Francisca se considérât comme irrémédiablement jouée. Elle fut

---

<sup>1</sup> Un vin de table assez courant. Cette localité et les vignobles éponymes se trouvent à l'ouest de Lisbonne. (NdT)

embrasée par les flammes de sa rancœur contre son fils et la mémoire de son père. Elle insulta son mari qui essayait tendrement de la consoler. Elle fit, pour qu'on arrêtât son fils d'absurdes démarches que Diogo de Barros contre-minait. Elle caressa dans son esprit, plongé dans les enfers de son impuissance, l'idée de dénoncer son fils à l'Inquisition comme renégat et circoncis, par amour pour Sara.

Tandis qu'elle réfléchissait à ce projet, dont l'impudence n'outrepassait pas les bornes de la vengeance pour une âme dénuée de tout scrupule, elle fut frappée par le châtement d'une visible Providence.

Filipe entretenait une liaison au couvent d'Ovidelas avec une religieuse issue d'une famille fort illustre de Lisbonne, une dame qui ne respectait aucun principe, opiniâtre, qui discréditait le couvent et les supérieures affreusement consternées. Les gémissements de la vertu scandalisée étaient parvenus à la cour. Après le décès de sa seconde femme, Pedro II était rentré en lui-même, s'il n'est pas plus exact de dire que le démon du remords lui était tombé sur les épaules. Quoi qu'il en fût, le roi devint bigot, cultiva l'amitié des moines ascétiques, se fit le gardien zélé des épouses loyales du Seigneur, et ne voulut plus entendre parler d'infidèles. Les plaintes de la mère supérieure d'Ovidelas l'émurent et l'irritèrent contre la nonne et le fils du grand argentier. Il convoqua les parents des deux coupables ; la religieuse voulut s'excuser en invoquant la ténacité de Filipe de Moura Teles ; Plácido de Castanheda prétendit avoir une grande autorité sur son fils, et s'engagea à le faire définitivement renoncer à ces criminelles amours.

La religieuse resta enfermée quelques jours dans ses luxueux appartements, comme dans une prison ; après avoir essuyé les réprimandes de son père, Filipe se résigna un certain temps à se plier aux volontés de son roi, et aux tendres prières de sa mère.

Que ce fût l'intensité de leur amour, ou leur caractère inflexible, à tous les deux, ils se laissèrent aller à commettre, au bout d'un mois, les mêmes imprudences, en s'entretenant la nuit, après qu'il eut sans doute escaladé les murs. Elles arrivèrent encore au pied du trône, les larmes de la communauté, recueillies par frère Manuel de São Plácido, du Tiers-Ordre, que le roi tenait en grande estime<sup>1</sup>.

Pedro II fit incarcérer Filipe de Barros au Limoeiro, et transférer l'incorrigible religieuse au couvent de la Beira.

L'influence du Grand Argentier, et les requêtes de Dona Francisca Pereira à des dames d'honneur qui étaient ses parentes, parvinrent à obtenir la libération de Filipe, à condition de ne plus troubler la

---

<sup>1</sup> C'est à ce moine que Pedro II disait, le dernier jour de sa vie, cinq ans après :

"Recommandez-moi à Dieu, mon ami, on reconnaît à cette heure ses amis, et ne manquez pas de demander de ma part pardon au Tiers-Ordre des oublis dont je me suis rendu coupable en le servant." Quels rois, et quels moines !

tranquillité de la nonne.

Ces événements s'étaient déroulés trois semaines avant que Jorge ne partît pour Lisbonne ; entre-temps, le comte de São Vicente, le père de l'inflexible religieuse, était arrivée à l'amener de la Beira au monastère de Chelas.

C'étaient là de bien malheureuses amours !

Sans prendre aucune précaution contre ses frères, fort à cheval sur le point d'honneur, et las de partager le discrédit de leur sœur, Filipe se montrait à Chelas, où il éperonnait son cheval fringant, pour faire la cour à la dame qui lui faisait les signes habituels, et laissait tomber des billets exprimant l'espoir de rencontres plus heureuses.

La famille de la religieuse avertie, ses deux frères, qui occupaient des postes importants dans l'armée, partirent pour Chelas. L'un d'eux s'écarta de la route, pour qu'il n'y ait pas deux assaillants, l'autre s'avança vers Filipe de Barros, et empoigna son épée dès que celui-ci fit mine de s'en prendre à lui. Le combat fut bref et plus que funeste pour le fils de Dona Francisca Pereira. L'estoc lui sauta de la main, tandis que l'épée de son adversaire imbibait de sang les plis de sa collerette.

C'est à la tombée du jour, au moment où elle songeait à dénoncer Jorge à l'Inquisition, que Dona Francisca reçut la nouvelle que son fils Filipe était mort sur un sentier de Chelas.

Elle était de fange pétrifiée, l'âme de cette femme ! Au lieu de baisser la tête sous la main de la Providence, elle se répandit en blasphèmes que même les cachots de l'Inquisition, n'avaient jamais entendu proférer par les Israélites que l'on mettait à la question.

Plácido de Moura alla se plaindre au roi. Après avoir écouté les véhémentes protestations du grand argentier, le roi lui dit sèchement :

– Allez présenter votre plainte aux juges, je ne suis pas chargé d'appliquer les lois. Si vous aviez une fille, qu'un libertin ne cessait de la déshonorer, et que vos fils le tuaient, que son père venait se plaindre ici comme vous, je l'enverrais, comme vous, déposer une plainte devant qui de droit. Il revient à Dieu seul de tuer ; ceux qui tuent ne tombent que sous le coup de la loi. Je ne sais si Pedro I<sup>er</sup>, *le Justicier*, vous accorderait autant d'honneur que moi. Qui a d'autre part, ajouta le roi, vu mourir votre fils ?! Comment savez-vous que ceux qui l'ont tué, ce sont les fils du comte de São Vicente ?

– C'était eux, Sire ; ils l'avaient menacé, répondit timidement Plácido.

– Les menaces, ce n'est pas une preuve ; votre fils, en outre, a eu tort, de ne pas tenir compte de cet avertissement, et vous avez eu tort de ne faire aucun cas de mes représentations.

Le sourcil de Pedro II imposait le silence. Le grand argentier plia son genou droit, se courba comme s'il le remerciait pour une faveur, et s'éloigna à reculons, suivant l'étiquette, de son roi qui ne cachait pas son humeur.

Le frère d'Afonso VI n'avait pas pardonné aux descendants de Luís de

Barros qui, depuis l'incarcération de ce malheureux singulier, n'avait plus foulé les tapis de la cour, et n'avait plus voulu poser les yeux sur l'incestueux bourreau de son roi.

Les homicides se présentèrent impunément devant Pedro II, les corrégidors et toutes les robes qui décoraient le temple de la Justice ne voyaient rien à redire aux fils de Bernardo de Távora, général en exercice, comte de São Vicente.

En ces temps qui suscitent tant de regrets chez les commissaires priseurs des *vertus de nos ancêtres*, certains homicides, entachés par des circonstances plus atroces que la mort du fils du grand argentier, étaient commis, qui restaient tout aussi impunis, et d'une façon encore plus scandaleuse. L'occasion tombe à pic de vous rapporter ici un fait qui n'a rien à voir avec ce roman, et donne toutefois une idée de la force des lois dans des conflits réglés par la force brutale d'aristocratiques poignets.

Six ans après l'époque durant laquelle se déroule ce récit, quand les splendeurs de Dom João dispensaient plus de clartés aux esprits, il s'est produit une affaire que relate de chevalier de Oliveira<sup>1</sup>.

"Un corrégidor gardait une porte de la maison professe des jésuites, au moment où l'on y célébrait une grande fête. Seul le roi devait entrer par cette porte. Le marquis das Minas, et le comte de l'Atalaia s'y présentèrent ; mais le corrégidor leur interdit le passage à juste titre. Ils insistèrent, en disant au ministre que les ordres reçus ne pouvaient concerner des personnes de leur rang. Le corrégidor rétorqua que ces ordres n'exceptaient personne, et que donc, même si le roi n'entrait pas, il ne pouvait permettre à qui que ce fût de passer par là. Ces messieurs pouvaient entrer par d'autres portes ouvertes à tout le monde. Ils s'obstinèrent à réclamer au corrégidor une distinction qu'il ne pouvait leur donner sans enfreindre ses devoirs. Après l'avoir insulté, les deux fidalgos en vinrent aux extrémités. Le comte de l'Atalaia frappa le corrégidor avec son chapeau, et le marquis das Minas le transperça avec son épée, et le tua. Ils partirent ensuite au galop et quittèrent le royaume. Le marquis das Minas fut pardonné et rentra au royaume<sup>2</sup>".

---

<sup>1</sup> *Amusement périodique*, Londres, 1751, Vol II, p. 149.

<sup>2</sup> Le chevalier de Oliveira ne précise pas la durée de l'expatriation du marquis das Minas, comte du Prado. Ce devait être dix ans, suivant la sentence manuscrite que cite M. Inocêncio Francisco da Silva, à la page. 233 du tome VII, de son *Dicionário Bibliográfico*. En voici les termes : "Sentence de la Relação de Lisbonne, contre les comtes du Prado, et de l'Atalaia, pour avoir tué en public le corrégidor du Bairro Alto, dans l'exercice de ses fonctions. Le premier s'étant évadé, a été châtié en effigie ; le second condamné à être banni dix ans, tous les deux à des dédommagements pécuniaires." Il me semble qu'il a commis une erreur dans la transcription de la sentence. Celui qui fut brûlé en effigie, c'est le comte de l'Atalaia, qui, d'après le chevalier de Oliveira, est mort, furieux, à Vienne, après avoir combattu dans l'armée de l'empereur d'Autriche, tandis que le marquis das Minas, l'on présume que sa peine fut allégée, vu que le sieur Oliveira que l'on cite dit qu'il a obtenu son pardon et qu'il est rentré à Lisbonne.



Vous croyez, cher lecteur, que, malgré ce pardon, le marquis das Minas passa le reste de sa vie exclu des faveurs de ce monarque et du commerce des gens de bien ? N'avancez pas des jugements téméraires, cher lecteur : le marquis das Minas obtint sa grâce et, du même coup, le bâton de général.

Nous avons vu la justice des hommes ; voyons à présent celle de la Providence. Un Castillan servait dans l'armée portugaise, du nom de Don Juan de la Cueva, qui ne donnait pas de "Votre Excellence" à son général, sans que celui-ci lui donnât de "Votre Seigneurie". Or le marquis, l'assassin du corrégidor, comme le dit le chevalier de Oliveira, était orgueilleux et arrogant. Un jour, à la fin de l'après-midi, il sortait de la conciergerie de la congrégation de São Filipe Neri au moment où, par malheur, Juan de la Cueva y entra. Celui-ci salua le marquis, lequel ne lui donna pas de la "Votre Seigneurie" à quoi il prétendait, moyennant quoi de la Cuevas ne lui donna pas de "Votre Excellence". Le général, fort courroucé, leva son bâton, et proféra des paroles menaçantes. Sans rien dire, de la Cueva le transperça de son épée. Le marquis ne souffla mot : quand il tomba à terre, il était mort. Le prêtre qui l'avait accompagné à la conciergerie était son confesseur, avait à peine eu le temps de lui serrer la main. Don Juan de la Cueva put s'échapper, il se réfugia en Espagne.<sup>1</sup>

Dans la jurisprudence divine, la justice la plus souvent appliquée, c'est la peine du talion.

## CHAPITRE XIV

**D**ONA FRANCISCA PEREIRA finit par s'écrouler, exténuée. Ses transports de rage la laissèrent prostrée. Sa rancœur contre son fils Jorge diminua, elle était encore plus exaspérée contre les fils du comte de São Vicente. Les imprécations qu'elle lança contre cette famille, si prospère sous le règne de Pedro II et João V, elle aurait cru qu'elles produiraient leur effet, cinquante-six an après, sur la famille Távora, si elle avait pu entrevoir les échafauds, un supplicé écartelé, et les flammes, place de la Junqueira.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> *Amusement*, Vol. II Pp. 147 et 148.

<sup>2</sup> Les lecteurs de Camilo n'avaient pas besoin qu'on leur rappelât comment Sebastião José de Carvalho e Melo, un hobereau des plus éclairés mais plus que susceptible, prit sa revanche sur les membres les plus éminents de la vieille noblesse après un attentat contre Dom José I<sup>er</sup>.

Après le tremblement de terre de Lisbonne (1755) la cour s'était installée dans des tentes et des baraques à Ajuda, sans rien perdre de son faste. Le roi revenait, le 3 septembre 1758, incognito, d'une entrevue galante avec sa maîtresse, épouse d'un fils Távora, quand sa voiture fut interceptée par trois hommes qui tirèrent sur le passager et le conducteur d'une façon tellement précise que le roi ne fut que blessé à un bras, et le conducteur un petit peu plus grièvement. On torture les tireurs qui reconnaissent avoir agi pour le compte des Távora, lesquels espéraient faire monter sur le trône le duc d'Aveiro, vu que le roi n'avait eu que des filles. Les prétendus hommes de main sont exécutés avant même que l'attentat soit rendu

Mais la petite-fille de Leonor Teles ne se contenterait pas de prévoir la mort fort ignominieuse infligée aux descendants de l'homicide. Mère à la fois pleine d'affection pour ce fils, et d'un tempérament féroce, elle demandait à grands cris une vengeance prompt et retentissante. C'était pour elle une incomparable agonie, que de ne pas avoir un fils qui osât s'en prendre aux Távora, parce que Garcia, plutôt efféminé, s'efforçait sérieusement de se conserver, et d'envoyer sa race à la postérité, en la personne de ses descendants.

Elle oublia donc la toile qu'elle tissait contre Jorge ; ou, si elle ne l'oubliait pas, elle réservait cet apostume pour une suppuration plus opportune.

En attendant, l'hôte de Simão de Sá envisageait de gagner sa vie, de jeter les bases d'un commerce ou d'une industrie avec l'argent que son grand-père lui avait demandé de prendre dans les tiroirs de son casier. L'Israélite le détournait de professions incompatibles avec sa naissance, lui proposant, sur ses avoirs, de quoi attendre tranquillement un vent favorable pour administrer lui-même son trésor, ainsi que le patrimoine qui lui reviendrait après la mort de son père et de sa mère. Cette générosité ne le dissuada pas ; cependant, aux prises avec l'esprit de sa race, auquel les idées de son temps le soumettaient, Jorge de Barros projeta de quitter le Portugal, et, à l'abri de la critique, de faire du commerce et de construire des ateliers, en confiant la diffusion de ses produits aux soins d'António Soliz.

Simão de Sá avait à Amsterdam des parents dont les uns fabriquaient des étoffes, et d'autres étaient des typographes bien pourvus, les arrière-petits-enfants de juifs qui, au temps de Dom Manuel, João III, et du cardinal roi, y avaient fui le pillage de leurs biens, le viol de leurs filles et le feu. L'intercession de plusieurs siècles, et de plusieurs degrés de longitude n'avaient pas suffi à rompre les liens de sang entre les Hollandais qui parlaient de la patrie de leurs aïeux en exprimant les regrets que leur avaient laissés leurs pères, et les Sá de Covilhã qui rendaient compte aux autres des infortunes dont étaient affligés les

---

public, Dom Francisco de Távora arrêté ainsi que ses deux fils, Dona Leonor, marquise de Távora, et le duc d'Aveiro. Les prévenus seront vite expédiés, les uns bastonnés, brûlés — leurs cendres jetées dans le Tage — la marquise simplement décapitée (La condamnation de son confesseur par une Inquisition aux ordres, c'est Voltaire qui en parle mieux : "l'excès de ridicule y fut joint à l'excès d'horreur." Le jésuite fut quand même étranglé avant d'être brûlé.)

Il fut question de mettre à mort tous les membres des deux familles, femmes et enfants compris, l'épouse et les filles du roi parvinrent à éviter que l'on allât jusque là.

Moyennant quoi, la grande noblesse fut définitivement (?) domestiquée, les jésuites chassés du Portugal, et la future Dona Maria I<sup>ère</sup> suffisamment choquée pour interdire, dès qu'elle fut montée sur le trône, à Sebastião José de Carvalho e Melo, hissé à la dignité de comte de Oeiras, puis de Marquis de Pombal, après ces procès rondement menés, de s'approcher à moins de trente milles de Lisbonne. (NdT)

Israélites portugais. Jorge songeait donc à s'installer en Hollande, en emportant des recommandations aux puissants Hébreux d'Amsterdam.

Sarah écoutait ces discussions, en gardant un silence éloquent, et n'osait demander à Jorge ce qu'elle deviendrait alors. En la contemplant, si triste et muette, plongée dans une immense douleur, le jeune homme lui faisait entrevoir, d'un sourire, de vagues éclairs de cette lumière dans laquelle baignent les bienheureux, qu'elle était incapable de s'expliquer, comme de poser des questions.

Un jour, deux semaines avant le voyage projeté, Jorge s'était retiré avec Simão de Sá et Sara dans la librairie, où la plupart de leurs heures s'envolaient pour eux, passées et consacrées à de pénibles réflexions.

La juive ne le quitta pas des yeux, jusqu'à ce que ses lèvres s'entrouvrissent pour prononcer ces mots :

– Mon cher ami, je me suis habitué à regarder Sara comme vos filles. C'est comme une fille que je l'ai trouvée chérie et considérée dans cette maison. Je l'ai respectée ici comme une de vos filles, comme je l'avais respectée sous le toit protecteur de la demeure de mon grand-père, où nous avons grandi tous les deux. Cela dit, Monsieur Simão de Sá, je ne demande pas à Sara si elle veut me donner sa vie comme je sais qu'elle m'a donné son cœur. Je vous demande à vous, Monsieur, si ce mariage trouve grâce à vos yeux.

Sara se leva, secouée, les mains levées, elle lâcha un gémissement, tandis que des larmes tremblaient à ses paupières. Simão s'approcha de Jorge jusqu'à toucher sa poitrine, et l'embrassa, dans un violent transport d'allégresse. Puis s'arrachant à Jorge, qui flageolait, il prit Sara par la main, qu'il posa entre celles du jeune homme, et leur dit, fort ému :

– Soyez dignes l'un de l'autre ; et moi, par l'amour que je vous porte, et par le nombre de fois où j'ai demandé à Dieu de vous réserver un meilleur sort, je suis digne, moi aussi, de partager ce bonheur.

Jorge continua, en lâchant les mains de Sara.

– Je me lie à toi, ma pauvre enfant, parce que je t'aime vraiment, et que j'ai vu que l'âme noble de mon grand-père te considérait comme s'il t'avait destiné à moi, et voulu faire de toi ma femme. Si je t'aimais moins, Sara, je te dirais quand même : accepte de moi cette rétribution pour les dangers mortels que je t'ai fait courir. Ma mère te voulait morte, douce créature que Dieu a défendue de la colère d'une femme dont les entrailles, depuis que je suis né, sont restées à mon égard pleines de poison. Dieu m'a défendu, moi, en faisant de mon grand-père un rempart, parce que la Providence des chrétiens et des Israélites a vu que nous étions tous les deux injustement persécutés. Cette persécution nous accorde quelque répit ; mais elle reviendra, avec peut-être encore plus de rage ; mettons-nous sous la protection du Très-Haut. À présent, tandis que la tempête se forme, réfugions-nous dans un havre. Tu pars avec moi pour la Hollande, tu seras le soutien et l'aiguillon de mes forces quand le

malheur les entamera. Tu es née pour travailler, tu as servi des ingrats, tu as durci ton sein dans ta lutte contre la dureté de ton destin. Tu ne seras pas déroutée par la pauvreté quand tu la connaîtras. Cela te convient-il, Sara ?

– Monsieur Jorge ! Bénie soit votre décision ! Bénie et pardonnée soit votre mère, qui m'a ménagé cette joie ! s'exclama Sara dans un transport, en lui baisant les mains.

Jorge l'interrompit :

– Notre union sera célébrée suivant le rituel catholique. Mon esprit ne se sent tenu par aucune religion; la raison même d'une certaine indifférence m'engage à ne pas passer d'une religion dans laquelle on m'a élevé, à une autre dont les dogmes ne me convainquent pas. Le mariage, en tant que sacrement, a un grand pouvoir sur la conscience ; c'est une coutume qui a pris les proportions d'une consécration et d'une identification de deux vies en une seule. Je désire donc que ce soit un prêtre catholique qui nous unisse : toute autre cérémonie serait superflue, si vous pensez, Monsieur Simão de Sá, que le cérémonial mosaïque est indispensable à un mariage.

– Non, Monsieur Jorge, dit Simão, que le Dieu des Israélites et des chrétiens me garde de vous contrarier. Respectons réciproquement notre foi. Ma fille Judite va s'unir, elle aussi, à mon neveu Eliakim. Elle va se rendre au temple des chrétiens, ils seront considérés comme tels ; puis ils s'uniront conformément au cérémonial de la bénédiction judaïque ; mais mon neveu et ma fille suivent rigoureusement la loi mosaïque. Si vous y consentez, Monsieur Jorge, je ferai en sorte que les deux alliances se célèbrent le même jour, vous serez ensuite témoin de la bénédiction de ma Judite, suivant le rituel hébreu.

Jorge accepta l'invitation avec joie. Il remit à Simão le certificat de baptême de Sara et, se tournant vers la jeune fille au comble du bonheur, il lui dit :

– Te souviens-tu de mon grand-père, quand il a mis, près des fonts baptismaux, sa main sur ton front ?

– Vous teniez dans les vôtres, Monsieur Jorge, la couronne de Marie, la mère du Christ... rappela-t-elle.

– Qui aurait dit alors... balbutia le jeune homme.

– Nous étions si petits, alors ! répondit la juive. Vous vous asseyiez, Monsieur Jorge, à côté de moi, quand vous me voyiez pleurer la perte de ma mère, et vous me disiez : "Viens jouer avec moi, je vais demander la permission à mon grand-père." D'autres fois, vous alliez dire à ce saint vieillard, qui connaît la gloire des justes, que je demandais si ma mère était morte dans un autodafé. Monsieur Luís de Barros ma faisait venir près de lui et me distrait par des cajoleries, dont je le remerciais avec mes larmes...

Jorge l'interrompit :

– Ne me le rappelle pas, je n'ai pas encore le cœur à entendre parler de mon grand-père sans en être affecté. Et notre avenir, Sara, notre avenir ? Soyons dignes de la bénédiction de ce saint homme.

## CHAPITRE XV

L'on célébra les noces de Jorge de Barros et Maria de Carvalho. L'événement suscita quelque étonnement chez les fidalgos de Covilhã parce que l'acte fut public. L'union d'un jeune homme de la plus haute noblesse avec une nouvelle-chrétienne, c'était un fait singulier, depuis que Dom Manuel avait enlevé tout prestige à la richesse des Hébreux, en la leur volant, ainsi que leur vie. Il n'en était pas ainsi à l'époque où les Israélites étaient anoblis au Portugal, à l'instar d'un Moisés Navarro, qui fonda à Santarém un des plus grands majorats du XIV<sup>e</sup> siècle avec la permission de Dom Pedro I<sup>er</sup>.

Quand la nouvelle sortit du temple, un messager prit aussitôt le chemin de Guarda, puis celui de Lisbonne avec des lettres prévenant Francisca Teles de la défection, sinon de l'apostasie de son fils.

À l'heure où la fidalga devait cependant apprendre cette nouvelle, Sara et son mari se trouveraient en haute mer protégés par les vagues qui se dressaient entre leur amour et le palais des Estaus<sup>1</sup>.

Comme nous l'avons dit au chapitre précédent, Simão de Sá avait décidé que le mariage de sa fille Judite et d'Eliakim seraient célébrés le même jour. Comme de soi-disant chrétiens, les fiancés reçurent les bénédictions du prêtre catholique, et s'en furent ensuite faire encore valider secrètement leur union suivant le rituel judaïque.

Jorge faisait déjà pour ainsi dire partie de la famille, bien qu'il ne pratiquât pas la religion mosaïque. On lui permit d'assister à cette manifestation, où il souhaitait ardemment être présent.

– Pour satisfaire pleinement votre curiosité, dit Simão de Sá, il est indiqué de vous rapporter les cérémonies qui ont précédé la dernière, celle du mariage. Il y a six mois, mon neveu Eliakim est entré dans cette maison et, en présence de témoins, il a dit à ma fille : "Sois ma femme". Il lui a donné à ce moment-là, une bague, une cérémonie qui en a aboli une autre, plus ancienne, où l'on offrait une pièce de monnaie d'une valeur déterminée. Puis mon neveu a doté ma fille, parce que, chez nous, les femmes ne peuvent remettre aux maris de dot consignée dans un acte.

---

<sup>1</sup> C'est au palais des Estaus, où se trouve aujourd'hui le Théâtre de Dona Maria, qu'était installé le Tribunal du Saint-Office. (NdA)

Les mots *paço* (palatium) et *estau* (hospitale) désignent le premier un palais, le deuxième une résidence où descendaient les rois, quand ils ne recevaient pas des hôtes de marque. On ne saurait avoir d'hôtes plus prestigieux que les sbires de l'Inquisition. (NdT)

Dès que les fiancés eurent exprimé leur consentement réciproque, le rabbin a prononcé une brève prière pour louer Dieu qui a permis le mariage et interdit l'inceste. Les jeunes gens et les jeunes filles qui ont assisté à cet acte ont jeté par terre les cruches qu'ils avaient apportées, pour les briser, comme présage d'abondance et de prospérité. Les époux ont ensuite bu quelques gouttes de vin à la même coupe, avant de la casser, elle aussi. L'on veut signifier ainsi la communauté et la fragilité des biens de la fortune. Voilà ce qui s'est passé, il y a six mois, ici. Vous allez à présent voir le reste. Comme nous n'avons pas de synagogue, les cérémonies, nous les accomplissons chez nous.

Conduit, après ce bref récit des cérémonies qui avaient précédé, dans une salle luxueusement décorée d'ornements anciens, qui devaient avoir appartenu à des temples d'avant les persécutions, Jorge de Barros vit entrer la fiancée scintillant de pierreries, sous un dais, soutenu par quatre jeunes gens. Toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle dirent, à l'entrée de Judite : "Bénie soit celle qui arrive."<sup>1</sup> Elles allumèrent ensuite des cierges, entourèrent la fiancée, et chantèrent une mélodie d'une douceur et d'une perfection extrêmes. Puis l'épouse fit trois tours autour de son époux, en vertu du passage où Jérémie a dit : "La femme tournera autour de l'homme." Dès qu'elle se fut arrêtée, Eliakim fit deux tours autour de Judite.

L'assistance répandit aussitôt après des grains de blé sur les époux en criant : "Croissez et multipliez", tandis que Simão de Sá semait dans un vase de terre certaines de ces graines pour les apporter aux époux, quand les grains seraient éclos, comme symbole d'une prompte propagation.

L'épouse se plaça à main droite de son mari, parce que le psalmiste avait dit : "Ta femme se trouve à ta droite."<sup>2</sup> Elle se tourna du côté du midi, et se couvrit d'une mante qu'on appelle *talleth*, dont se couvrit également son époux, parce que Ruth a dit à Booz : "Étends ton voile sur ta serve." Le rabbin prit un verre de vin, et l'offrit à Eliakim, en bénissant le Seigneur parce qu'il a créé " l'homme et la femme, interdit l'inceste et ordonné le mariage". Eliakim but de ce vin, tendit un anneau sans pierre à Judite, et lui dit : "Te voilà mon épouse, conformément au rite de Moïse et d'Israel." On offrit également du vin à l'épouse, par une aiguière extrêmement étroite, parce que c'était une jeune fille. Si elle avait été veuve, le bec de l'aiguière eût été plus large. Tandis que l'assistance entonnait les six bénédictions, les époux burent, et jetèrent le récipient dehors, en signe d'allégresse et d'abondance.

Puis l'on passa à table où se trouvait servi un excellent dîner. Le premier plat servi par Judite, ce fut une poule et un œuf. Dès que la fiancée eut goûté la poule, on la découpa, puis on la partagea entre les

---

<sup>1</sup> Jérémie. XXXI, 22.

<sup>2</sup> Psaumes. XLV, 10.

convives. Sur quoi, Simão de Sá prit l'œuf, sourit, et tous se mirent à rire, excepté Jorge.

– Savez-vous ce que veut dire ce rire, Monsieur Jorge , demanda Simão.

– Non.

– La coutume exige que l'on jette un œuf au nez du chrétien qui assisterait à la cérémonie.

– Dans ce cas, répondit Jorge, n'enfreignez pas les règles du rituel. Je mets ce nez à votre disposition.

– Vous en êtes dispensé, dit Judas Ben Tabbay, le rabbin qui était venu de Braga célébrer le mariage.

Pendant le dîner, l'on chanta les sept bénédictions.

À la tombée de la nuit, deux Hébreux âgés, qu'on appelait *paranymphes*, conduisirent les époux à leurs appartements.

C'est ainsi que prirent fin ces cérémonies. Nous pouvons les traiter de ridicules quand nous aurons expurgé notre religion d'autres qui les surpassent en ce domaine ?.

## Fin de la première partie



René Biberfeld - 2019